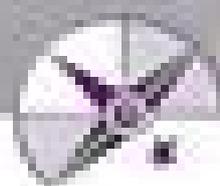


Que
sais-je ?



ALBIGEOIS ET CATHARES

Fernand Niel

puf

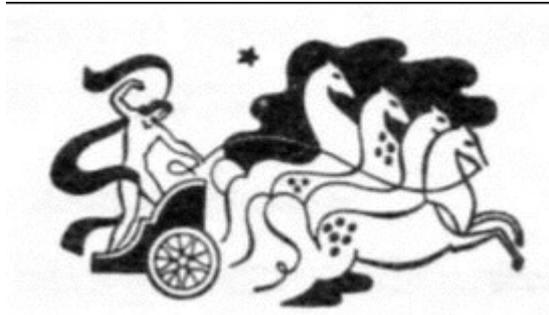
QUE SAIS-JE ?

Albigeois et cathares

FERNAND NIEL

Dix-huitième édition

128^e mille



Introduction

L'hérésie albigeoise, qui se développa dans le midi de la France aux xii^e et xiii^e siècles, n'est que la manifestation locale d'un mouvement hétérodoxe beaucoup plus important, le catharisme. Disons, tout de suite, qu'il ne s'agit pas d'une hérésie, du moins dans le sens que l'on donne habituellement à ce terme, mais d'une religion tout à fait différente du christianisme. Albigeois et cathares utilisaient un vocabulaire très voisin de celui des catholiques et c'est, probablement, ce qui les a toujours fait traiter d'« hérétiques ». Pour continuer une tradition bien établie, nous en ferons de même, à l'occasion, étant entendu que nous ne voulons pas désigner les adeptes d'une quelconque déviation du christianisme, mais ceux d'une religion différente. En effet, les origines du catharisme étaient aussi lointaines dans le temps que dans l'espace, et il n'est pas déraisonnable de penser qu'il aurait pu devenir l'une des grandes religions du monde.

Les sources d'information de la doctrine des Albigeois et des cathares étaient mal connues du grand public jusqu'à ces dernières années. En effet, écrites pour la plupart en latin médiéval, elles demandaient une initiation préalable. La *Patrologie latine*, de Migne, en contient d'assez nombreuses, quant aux manuscrits de la *Collection Doat* de la Bibliothèque nationale, ils fournissent une foule de renseignements précieux. On ne peut mettre en doute la valeur de ces sources, mais elles émanent de controversistes catholiques ou des notaires de l'Inquisition, c'est-à-dire de gens qui n'éprouvaient que de la haine pour les cathares. Si les divers témoignages concordent, s'ils ne sont pas infirmés par les rares ouvrages hétérodoxes qui nous restent, leur origine permet, sinon de les suspecter, au moins de les tenir pour incomplets. Les quelques documents d'origine cathare, tels le *Rituel de Lyon*, la *Cène secrète* ou le *Livre des deux principes*, ne nous apportent que des renseignements fragmentaires ou déjà contenus dans l'œuvre des controversistes.

Le Centre national d'études cathares de Carcassonne a recensé manuscrits et documents d'archives relatifs au catharisme, disséminés à travers les bibliothèques de la France et de l'Europe, et créé une

bibliothèque riche de plus de 4 000 références, la plupart microfilmées, traduites et publiées. On possède donc maintenant le moyen de connaître le catharisme.

Il est une autre raison – et non des moindres – pour laquelle ce grand courant demeure mal compris. On sait que l’hérésie albigeoise a disparu à la suite d’une répression barbare. La croisade des Albigeois fit un million de victimes, dit-on, mais, par une sorte de paradoxe, elle eut un double résultat, dont on aurait lieu de se féliciter. D’une part, en éliminant le catharisme, l’Église vit sa puissance et son unité renforcées ; d’autre part, la croisade amena, ou prépara, la réunion de plusieurs provinces à la France et, par conséquent, fut une étape importante de l’unité de notre pays. L’Église et la France demeurant des réalités vivantes, il est difficile d’avouer que leur grandeur et leur unité furent obtenues, une fois dans leur histoire, au moyen de massacres et de bûchers. Et c’est principalement à cause de ce dilemme que les diverses attitudes prises devant le problème cathare peuvent se ramener à deux groupes principaux.

Tout d’abord, le silence ou le demi-silence. On glisse sur ces regrettables événements sans trop insister. On expédie en quelques lignes une guerre qui dura quarante-cinq ans et agrandit le royaume de France de territoires équivalant à une quinzaine de nos départements. L’hérésie albigeoise, motif de cette guerre, est à peu près passée sous silence, soit que l’on ignore en quoi elle consistait exactement, soit que l’on préfère s’abstenir de parler de questions qui n’intéressent pas l’histoire proprement dite. C’est la solution paresseuse par excellence, que la plupart des historiens n’ont pas hésité à adopter.

La deuxième attitude consiste à justifier la violence, bien entendu sous une forme voilée. Les moyens diffèrent, mais le but reste le même. Le catharisme est présenté comme une doctrine, non seulement simpliste, mais dangereuse, immorale et antisociale. Les Albigeois étaient des anarchistes qui mettaient la société en péril. Ils auraient combattu le mariage et prêché le suicide. En les exterminant, on aurait sauvé l’humanité. Naturellement, tout ceci est plus ou moins apparent derrière un épais rideau d’érudition, laquelle se borne principalement en d’interminables discussions sur des points de détail, ou la mise en valeur d’exemples particuliers. On met également en doute les origines lointaines du catharisme, de façon à lui dénier un peu plus tout caractère

de grande religion, et l'on va jusqu'à suggérer qu'il fut le résultat d'une sorte de génération spontanée. Sans mésestimer la valeur de tous les grands ouvrages de synthèse qui ont paru depuis une centaine d'années, on peut dire que les études modernes n'ont guère contribué à éclaircir le problème, car les questions soulevées par le catharisme sont plus discutées que jamais [1].

Enfin, les « sympathisants », en dehors de quelques cas isolés, n'ont pas su, non plus, défendre leur cause avec succès. Il s'agit, surtout, d'écrivains, romanciers et poètes, qui ont mis l'accent sur les points propres à créer des situations romanesques, la prétendue pratique du suicide, par exemple. Beaucoup ne connaissent le catharisme qu'à travers ces romans, de lecture agréable, certes, mais qui donnent de l'histoire et de la doctrine des Albigeois, une idée très peu conforme à la réalité. En résumé, c'est donc devant un manque d'objectivité à peu près général que l'on se trouve, si l'on puise dans l'importante bibliographie du catharisme. Fort heureusement, quelques indices permettent d'espérer une réaction contre cette tendance.

Le présent livre ne saurait prétendre à esquisser un sujet aussi vaste. Nous nous sommes limités à l'essentiel, nous abstenant volontairement de toute phraséologie ou de vocabulaire philosophique et théologique. Nous avons insisté sur le problème du Mal, clef de voûte du catharisme, ainsi que sur ses antécédents, zoroastrisme, manichéisme ou bogomilisme. Quant à l'histoire des Albigeois et des cathares, nous pensons en avoir indiqué les faits les plus saillants. Dans un petit ouvrage de synthèse, on ne saurait discuter de la valeur ou de la pauvreté de la doctrine albigeoise, encore moins, réfuter ou justifier les assertions de certains auteurs. Ceux qui estiment qu'un simple exposé des faits constitue une prise de position voudront bien nous excuser. Nous avons essayé de donner une idée de cette religion, qui, au même titre que les autres, est susceptible d'intéresser tous ceux qui se posent les éternelles questions.

Notes

[1] La diversité des opinions, parmi les auteurs modernes, semble provenir, en grande partie, de celles des hérétiques eux-mêmes. Après la

disparition des églises cathares en Languedoc (milieu du xiii^e siècle), la doctrine d'ensemble a disparu pour faire place à quantité d'opinions individuelles, rapportées devant les tribunaux de l'Inquisition. Nous le disons par ailleurs, autant de cathares, autant de catharismes différents.

Chapitre I

Les origines

Le problème du Mal. – Dans la mesure où nous pouvons en juger, le monde antique n'apparaît pas sous l'aspect d'un monde heureux, du moins pour la grande majorité des hommes qui vivaient à ces époques. Les peuples semblent, en effet, avoir été uniquement destinés à l'esclavage, aux massacres, aux déportations ou à un labeur continu et sans espoir. Aux caprices des grands, auxquels ils demeuraient entièrement soumis, s'ajoutaient les cataclysmes naturels, les maladies, les famines ou les épidémies. Quel qu'ait été leur degré d'abrutissement, il est normal que les masses humaines aient eu, de bonne heure, conscience de vivre dans un monde foncièrement mauvais. Pourquoi donc les dieux avaient-ils décidé qu'il en soit ainsi ? La question de l'existence du Mal dut se poser très tôt devant les hommes, car la nécessité d'un monde mauvais n'apparaît pas évidente. De plus, cette nécessité n'est pas non plus évidente du point de vue strictement religieux. Aucun fondateur de religion n'a érigé en principe qu'il fallait être malheureux en ce monde pour mériter le bonheur de l'au-delà. En d'autres termes, les hommes heureux sur terre ont aussi bien droit à une félicité éternelle, que ceux qui y mènent une existence misérable. Le Mal peut donc apparaître inutile et reste, en outre, difficilement conciliable avec un dieu infiniment intelligent et bon. Quelle est sa cause et de qui procède-t-il ? Pierre d'achoppement de toutes les morales et de toutes les religions, ce problème n'a cessé de tourmenter les hommes.

Diverses solutions ont été proposées par les philosophes, mais leurs spéculations sont demeurées dans le domaine de la théorie. En pratique, c'est-à-dire dans le domaine religieux, des positions différentes ont été prises. Souvent, on accepte le Mal comme un fait et on laisse aux dieux, dont les buts restent incompréhensibles à la raison humaine, le soin de résoudre la question. Une faute originelle justifie parfois la condition misérable des hommes, condition bien inégale, d'ailleurs. Mais il existe

une autre position, consistant à séparer le Mal de la nature divine. On se refuse alors à faire procéder le Mal de Dieu, du moins directement. On en fait une entité distincte et l'on oppose alors les puissances mauvaises, génératrices du Mal, aux puissances bonnes, émanant du vrai Dieu. Remarquons, dès à présent, qu'il ne s'agit pas du tout de deux divinités distinctes et opposées, aux pouvoirs égaux, bien que l'on s'obstine à appeler « dualistes » les conceptions qui relèvent de cette idée. Le Mal n'est pas un dieu, mais un « principe ». Ainsi que nous le verrons, les religions dites « dualistes » sont monistes dans leur fond. Elles se refusent simplement à admettre que le Mal soit directement le fait d'un dieu juste et bon. Les premières manifestations de ce dualisme apparent se rencontrent en Iran, vers les vi^e ou vii^e siècles avant Jésus-Christ.

Zoroastre. – On ne sait pas grand-chose du célèbre réformateur de cette antique religion iranienne, dont il faudrait faire remonter les origines aux civilisations chalcolithiques du III^e millénaire avant notre ère. L'époque où il vécut est elle-même incertaine, puisqu'elle flotte entre 1200 et 500 avant Jésus-Christ. On s'accorde, toutefois, à le faire vivre entre 660 et 583. Si Zoroastre paraît avoir été ignoré d'Hérodote, il est cité par Platon dans l'*Alcibiade*. D'après saint Clément d'Alexandrie, Pythagore aurait figuré au nombre de ses disciples, ce qui correspondrait, à peu près, aux dates indiquées ci-dessus. De plus, si le fait était exact, il montrerait que Zoroastre ne fut pas un personnage légendaire, ainsi qu'on l'a suggéré, mais qu'il eut une existence réelle. Il semble avoir eu un tempérament généreux et bienveillant, enclin à la pitié, révolté devant la misérable condition de la majorité des hommes de son époque et assez intransigeant, par ailleurs, sur les questions religieuses. Il serait né en Médie et mort en Bactriane, victime de l'un de ces massacres en série, dont le monde antique offre de si nombreux exemples. On dit aussi qu'il aurait été tué par la foudre. Son nom *Zarathoustra* en langue Zend, donne lieu à plusieurs interprétations. Selon Anquetil-Duperron, il signifierait « l'astre d'or » ou « l'astre brillant », ce qui correspondrait davantage au caractère semi-légendaire du personnage, que le sens donné par des savants modernes, pour lesquels *Zarathoshtro* serait l'appellation, bien prosaïque, de « l'homme aux vieux chameaux » en langue avestique. Enfin, Zoroastre aurait appartenu à la famille des *Spitamans*, dont le nom signifie « blanc ».

Le mazdéisme. – On ne saurait préciser non plus l'apport personnel de Zoroastre dans la religion qu'il a fondée. Il est probable qu'il en avait

recueilli la plus grande partie des éléments dans de vieilles traditions, venues des rives de l'Indus et qu'il « spiritualisa » au maximum cet ancien fonds. Par exemple, si le soleil proprement dit figurait, à l'origine, parmi les « Immortels bienfaisants », adjoints directs du Dieu suprême, l'astre du jour devint, sous Zoroastre, un simple symbole, celui de la Lumière spirituelle et de la pureté. Outre son apport personnel, il eut le mérite d'ordonner et de codifier ces traditions, en un ensemble cohérent et logique. Le livre sacré du zoroastrisme, ou mazdéisme, est l'*Avesta*, écrit longtemps après la mort du maître, mais à l'origine, il y avait révélation, puisque Zoroastre affirmait que sa doctrine lui avait été dictée par la « Grande Lumière ».

La notion fondamentale du mazdéisme est le conflit permanent des deux principes, celui du Bien, représenté par *Ormuzd* ou *Ahura Mazda* et celui du Mal, incarné par *Ahriman* ou *Angra Mainyu*. La vie universelle est le résultat de ce combat, au cours duquel chacune des deux puissances prend successivement l'avantage. Guerre continuelle entre Ormuzd et Ahriman, entre le Bien et le Mal, entre la Lumière et les Ténèbres, voilà donc la conception de la vie pour Zoroastre. Ce conflit n'était qu'un état médian, un état mixte. Précédé d'un état primordial, la création, il précédait lui-même un état final, dans lequel Ahriman, définitivement vaincu, s'en irait à sa perte. On voit que, si la conception théologique de Zoroastre était dualiste, ce n'était que de façon toute provisoire, puisque le résultat final tendait au monisme par la fin d'Ahriman. Le dieu suprême est Ahura Mazda, dont le nom signifie « Seigneur-Sagesse » et qui sert à qualifier la religion de Zoroastre. Ce dernier est le prophète de Dieu, lequel est aidé par des sortes d'archanges, les *Immortels bienfaisants*, qui portent des noms caractéristiques, Immortalité, Vertu parfaite, Piété bienfaisante, etc. Parallèlement, Angra Mainyu a pour comparses l'Erreur, la Mauvaise pensée, la Cruauté.

Toute bonne action favorise les puissances bonnes ; toute action mauvaise favorise les puissances du Mal et retarde la victoire d'Ormuzd. Les devoirs du croyant sont résumés dans une triple formule : avoir de bonnes pensées, prononcer de bonnes paroles, accomplir de bonnes actions. Dieu tient compte de l'observation de ce triple commandement. Au jour du Jugement dernier, marqué par la chute d'Ahriman, il ouvrira le Livre où se trouvera consignée la conduite de chacun. Les élus, ceux qui auront observé toutes les lois de l'*Avesta*, seront accueillis dans le Paradis de la Lumière, c'est-à-dire dans le royaume d'Ormuzd. Détail

remarquable, la défaite définitive des puissances mauvaises sera annoncée à l'avance par un Messie, le *Saoshyant*, le Sauveur. Il viendra proclamer que les temps sont proches et que chacun doit se préparer, par la purification et la prière, à ce jour redoutable du Jugement dernier.

Comme la plupart des religions antiques, le mazdéisme prézoroastrien était surtout aristocratique. Les sacrifices d'animaux, par exemple, destinés à se concilier les bonnes grâces des dieux, n'étaient possibles que pour les riches. Zoroastre les jugea barbares et superflus, et réussit à les supprimer. Du reste, il réduisit le culte à sa plus simple expression et nous retrouverons cette simplicité dans toutes les religions dualistes dérivées du mazdéisme. De la sorte, il mit le culte à la portée des plus humbles. Le mazdéisme eut-il des temples ? La question est controversée, car s'il en exista, ce ne put être que sur des montagnes, sur des « hauts-lieux » où les Perses, si l'on en croit Hérodote, aimaient à sacrifier. Zoroastre maintint le culte du feu, déjà en honneur dans l'ancien mazdéisme. Le feu était le symbole de la gloire lumineuse et ardente d'Ahura Mazda. Il était allumé en plein air sur des autels d'architecture fort curieuse. On les appelle, de nos jours encore, les *Atech-gah*, les « places du feu ». Le plus souvent, ils sont jumelés, c'est-à-dire doubles, l'un légèrement plus élevé que l'autre, tous deux de forme cubique, avec une cavité ménagée sur le plan supérieur. On se demande si ces deux constructions, placées côte à côte, ne symbolisaient pas les deux principes du mazdéisme, le feu n'ayant été allumé que sur le plus grand des deux autels. Ce sont peut-être ces monuments que Strabon vit en Cappadoce, et sur lesquels des « mages » entretenaient la flamme sacrée. Ajoutons que l'iconographie nous montre Ormuzd, sous l'aspect d'un personnage émergeant du disque solaire ailé, représentation identique à celle d'Assur, le dieu des Chaldéens, et empruntée sans doute aux Égyptiens.

Influence de Zoroastre. – Elle fut immense. Longtemps insoupçonnée, elle commence à se dégager à la lueur des études modernes. Le succès du zoroastrisme fut d'abord très net dans le pays même où il était né. En mettant Dieu à la portée des masses, la nouvelle religion s'assurait une base solide. Si l'on admet qu'elle disparut avec l'invasion musulmane, on peut lui assigner une durée d'au moins douze siècles. Le zoroastrisme subsiste, d'ailleurs, aujourd'hui encore, dans quelques sectes, celles des Guèbres en Perse, ou des Parsis dans les Indes. Mais l'influence de

Zoroastre s'est surtout manifestée dans la plupart des religions qui virent le jour après la sienne.

En effet, la grandiose et dramatique conception du conflit permanent du Bien et du Mal formait un ensemble trop logique et cohérent, pour ne pas séduire les esprits. Les puissances mauvaises, séparées du dieu lumineux et bon, donnaient une explication d'un monde qui paraissait entièrement soumis à l'Empire des démons. Peu importe que cette explication fût vraie ou fausse. C'en était une et c'était la première. Auparavant, les hommes ne comprenaient pas la conduite des dieux, qui paraissaient s'acharner à leur créer une vie de misère et de fatigue. De plus, Zoroastre apportait aux peuples l'espoir, puisque, au Jugement dernier, chacun serait puni ou récompensé. En matière de religion, il n'est pas trop exagéré d'affirmer que la réforme zoroastrienne fut une véritable révolution. Le meilleur exemple de son influence sur les autres croyances se rencontre dans le christianisme lui-même.

Les contacts s'établirent sans doute à la faveur de l'exil. On sait que la captivité de Babylone eut lieu vers 600 avant Jésus-Christ, donc en pleine réforme zoroastrienne. Or, si l'exil marque une cassure dans la vie politique d'Israël, il marque également un changement dans sa vie religieuse, changement que l'on doit mettre sur le compte d'une forte influence zoroastrienne. Des notions, jusqu'alors inconnues dans l'Ancien Testament, se manifestent, en effet, dans la communauté juive par la voie des prophètes. L'une des principales est l'annonce de la venue d'un messie, correspondant au *Saoshyant* de Zoroastre. Les idées de Paradis et d'Enfer, de résurrection finale, de Satan « dieu du Mal » opposé à Dieu, de Jugement dernier, d'anges et de démons, tout cela est contenu dans l'*Avesta* et ne s'explique que par les contacts établis entre les mages mazdéens et les chefs spirituels des israélites captifs. Le fait que l'*Avesta* ait été compilé dans sa forme définitive à partir de l'an 220 de notre ère, ne saurait prouver une influence juive sur sa rédaction, car la plupart de ces notions sont contenues dans les *Gathas*, ces hymnes écrits de la main de Zoroastre lui-même et insérés dans l'*Avesta*.

Il reste, enfin, que le mazdéisme devait marquer la pensée religieuse d'une empreinte indélébile. Ce système, dépouillé des dogmes secondaires, propres à toutes les religions, garde son grand principe du conflit permanent, entre Ormuzd et Ahriman, et de la séparation du Bien et du Mal. Cette conception logique et séduisante, qui n'allait pas être

abandonnée de sitôt, devait influencer les gnostiques, les manichéens et, par voie de conséquence, les cathares.

Le zervanisme. – Nous ne saurions parler ici d'un culte qui se développa parallèlement au mazdéisme et qui eut, lui aussi, une énorme influence, surtout dans le monde romain, le culte de *Mithra*, bien que les doctrines mithriaques s'apparentent aux doctrines dualistes. Nous mentionnerons, simplement, une variante du mazdéisme qui serait, du reste, antérieure à lui et dans laquelle on pourrait, peut-être, voir un prézoroastrisme. Il s'agit du zervanisme. Dans ce système, Ahura Mazda et Angra Mainyu sont les créations d'un principe encore supérieur, le *Temps*, en langue Zend, *Zervan akarana*, le « *Temps infini* ». Les deux principes du Bien et du Mal ne sont plus ici primordiaux, mais dérivent d'un absolu créateur et dévorateur, analogue au Chronos hellénique. Zoroastre connaissait le zervanisme, qui ne paraît rien devoir à une influence grecque quelconque. Les considérations astronomiques accompagnant ce système, indiqueraient plutôt une influence chaldéenne. Le fait que Plutarque présente le mazdéisme sous la forme zervaniste montrerait également que les deux religions ont coexisté pacifiquement au cours des siècles. Quoi qu'il en soit, si le zervanisme a fortement marqué le mithraïsme, il semble avoir influencé, par la suite, une forme du dualisme, que l'on appellera le « dualisme mitigé », dans lequel les deux principes du Bien et du Mal n'existent pas depuis l'origine et ne sont pas indépendants. Ils dérivent tous deux d'un principe souverain, mais le monde sensible est toujours l'œuvre du Mal ou du démon. Ce sera, en somme, une espèce de compromis entre le monisme et le dualisme proprement dit.

Chapitre II

Le manichéisme

Les gnostiques. – Le gnosticisme, du grec *gnosis* = connaissance, est un vaste mouvement d'idées qui se situe au confluent de trois courants, le zoroastrisme, la philosophie antique et le christianisme. On le vit surtout fleurir durant les trois premiers siècles de notre ère. On ne compte pas moins de soixante à quatre-vingts écoles gnostiques, mais, dans la plupart des cas, leurs méthodes et leurs solutions ne différaient que sur des points de détail. Il se dégage une tendance générale, qui consistait, avant tout, à ôter à Dieu, la responsabilité d'avoir créé le monde matériel, cause initiale du Mal. En somme, les gnostiques étaient des chrétiens, qui se souvenaient des philosophes grecs et qui retranchaient le Mal de l'œuvre de Dieu. Entre le monde immatériel, séjour et royaume du dieu du Bien, et le monde sensible, l'ouvrage de Satan, ils plaçaient un ou plusieurs mondes intermédiaires, peuplés de demi-dieux, des *éons*, c'est-à-dire d'êtres qui participaient à la fois de la nature divine et de la nature humaine. Jésus était l'un de ces êtres. Leur grand mérite fut, peut-être, de s'opposer à la scission entre la philosophie antique et le christianisme. Ils rejetaient tout ou partie de l'Ancien Testament, et si de nombreuses sectes imposaient un ascétisme des plus rigoureux à leurs membres, certaines se livraient à des rites bizarres et, quelquefois, des plus répugnants. Il semble, en effet, que dans ce vaste mais inutile effort du gnosticisme, l'imagination ait tenu plus de place que la raison. Les Pères de l'Église eurent toutes les peines du monde à se débarrasser de ces multiples sectes, dont quelques-unes se développèrent à l'intérieur même des communautés chrétiennes. Les plus connus des gnostiques sont : Simon-le-Magicien, Basilide, Marcion, Carpocrate, Valentin, Bardesane, etc.

Manès. – On fait souvent figurer Manès parmi les gnostiques. S'il s'apparente à eux sur plus d'un point, si l'on retrouve chez lui des traces de leur enseignement, il les domine, par contre, d'une telle hauteur, ne

serait-ce que par son influence, qu'il serait aussi injuste que faux de le placer sur le même rang qu'un Valentin, un Marcion ou un Bardesane. Manès, ou Mani, est né le 14 avril de l'an 216, dans un bourg de la Babylonie septentrionale. Il était le fils d'un nommé Patek et sa mère s'appelait Maryam. Tous deux, d'origine perse, s'apparentaient probablement à la dynastie des Arsacides, qui régnait alors en Iran. Babylonien de naissance, Manès restait perse par son ascendance. Mais la foi de son père en la religion de Zoroastre n'était pas des plus solides. À l'époque de la naissance de Manès, Patek cherchait sa voie et, descendu en Babylonie, il semble avoir adhéré à une secte gnostique, que l'on apparente à celle des mandéens. Manès fut donc élevé dans un milieu gnostique.

À l'âge de douze ans, il aurait reçu un premier message divin. Un ange, envoyé par le « Roi du Paradis des Lumières », lui aurait dit : « Abandonne ces hommes (la secte gnostique des mandéens). Tu ne leur appartiens pas. Tu es destiné à régler les mœurs, mais tu es trop jeune et le temps n'est pas encore venu. » Douze ans plus tard, il aurait reçu un deuxième message : « Le temps est maintenant venu. Fais-toi connaître et proclame bien haut ta doctrine. » Il fit un voyage aux Indes, puis au retour, se rendit à la cour de Shappuhr, de la dynastie des Sassanides, qui venait de remplacer celle des Arsacides sur le trône de Perse. Manès fut bien accueilli, paraît avoir fait des adeptes dans l'entourage du roi, et avoir reçu l'autorisation de prêcher sa foi comme il l'entendrait. Selon certaines traditions, Shappuhr se serait converti à la nouvelle religion. Une légende raconte que Manès l'aurait entraîné avec lui dans le ciel, et qu'ils seraient restés tous deux un certain temps suspendus dans les airs. Durant une trentaine d'années, de 242 à 273, le prophète mit largement à profit l'autorisation royale, parcourant l'empire soumis à la vieille religion zoroastrienne, recrutant des croyants de plus en plus nombreux.

Mais avec la mort de Shappuhr I^{er}, survenue en 273, Manès perdait son principal soutien. Hormuzd, fils de Shappuhr, continua d'accorder son appui à l'apôtre ; malheureusement, il ne régna qu'une année et fut remplacé par son frère Bahram. Celui-ci demeurait entièrement soumis aux mages zoroastriens, et ne tolérait pas qu'une religion différente du mazdéisme fût prêchée dans le royaume. Les mages obtinrent sans difficulté la condamnation de Manès. Emprisonné, attaché aux murs de la prison par de lourdes chaînes, le Prophète succomba, après une agonie de

vingt-six jours. C'était le 26 février de l'an 277. Les restes de son corps, recueillis par ses disciples, furent ensevelis à Ctésiphon.

Le dualisme manichéen. – De tous les systèmes dualistes qui se sont manifestés après la naissance du christianisme, le manichéisme est certainement le mieux connu. Des découvertes sensationnelles, comme celles réalisées à Tourfan, dans le Turkestan chinois ou au Fayoum, en Égypte, sont venues compléter les sources d'origines très diverses que l'on possédait, de sorte qu'il est possible, aujourd'hui, de reconstituer la doctrine de Manès presque en entier, sans se trouver dans l'irritante obligation de passer par les écrits de ses adversaires. Le Prophète s'est déclaré le successeur du Bouddha, de Zoroastre et de Jésus. Il est le dernier d'une suite de prophètes, dont chacun n'a apporté qu'un fragment de vérité. La connaissance entière, complète, est donnée par Manès, ultime messenger de Dieu et cette connaissance repose sur un corps d'écritures, qu'il a lui-même rédigé. Mais le manichéisme n'est pas seulement une synthèse ou un synchrétisme des religions bouddhique, mazdéenne et chrétienne, rejetant ce qui paraît faux dans l'une ou l'autre, pour accepter ce qui semble bon. C'est aussi une gnose, parce que dans la connaissance réside le salut, et qu'il s'agit de résoudre le grand problème, celui de l'amalgame d'une parcelle de matière divine, l'âme, avec le corps, produit du monde ter-restre, lui-même cause initiale du Mal et œuvre du démon. De plus, comme chez les gnostiques, nous allons voir apparaître ces mythes étranges et compliqués, qui semblent si bizarres à une mentalité moderne. Par là, Manès fait réellement figure de gnostique.

Dès le départ, il y a dualité absolue de deux principes inengendrés et équivalents : le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres, Dieu et la Matière. Bien qu'il s'agisse de deux principes, on songe immédiatement à deux divinités distinctes, puisque aucun dieu ne se superpose à ces deux entités. Le terme « dualisme » prendrait alors son sens propre et semblerait devoir être appliqué, même avec l'idée péjorative qu'il sous-entend. Mais on pourrait croire que les manichéens aient tourné la difficulté d'élégante façon. En effet, on sait que saint Augustin fut longtemps manichéen. Par la suite, il abandonna la secte et composa quelques ouvrages destinés à combattre le manichéisme. Dans l'un de ces écrits intitulés *Contra Faustum* (il s'agit de Faustus de Milève, un manichéen adversaire de saint Augustin), il place le dialogue suivant : « Croyez-vous qu'il y ait deux dieux ou qu'il n'y en ait qu'un seul,

demande-t-il à Faustus. – Il n’y en a absolument qu’un seul, répond ce dernier. – D’où vient donc que vous assurez qu’il y en a deux ? – Jamais, affirme Faustus, on ne nous a entendu dire “deux dieux”, mais sur quoi fondez-vous vos soupçons ? – Vous affirmez deux principes, l’un du Bien, l’autre du Mal. – Il est vrai que nous connaissons deux principes, mais il n’y en a qu’un que nous appelons Dieu ; nous nommons l’autre *hylé* ou la matière, ou, comme on dit plus communément, le Démon. Or, si vous prétendez que c’est là établir qu’il y a deux dieux, vous prétendrez aussi qu’un médecin qui traite de la santé et de la maladie, établit qu’il y a deux “santés” ; ou qu’un philosophe qui discourt du bien et du mal, de l’abondance et de la pauvreté, soutient qu’il y a deux “biens” et deux “abondances”. »

Nous nous permettrons d’ajouter les réflexions suivantes, qui serviront de commentaire à ce dialogue : « Il ressort de ce passage que le Mal, la matière, le démon, expriment dans le manichéisme, la négation opposée à l’affirmation ; le non-être conçu abstractivement en dehors de l’être, mais auquel aucune réalité n’est attribuée. Il semble donc, lorsque l’on accuse les manichéens de croire à deux dieux, que l’intelligence manque à leurs adversaires et non aux manichéens eux-mêmes » (Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. « Manichéisme »).

Le mythe manichéen. – Le rapport entre les deux principes étant ainsi défini, on peut les concevoir comme situés dans deux régions séparées, le Bien au Nord ou en haut, le Mal au Sud ou en bas. En haut, règne, le « Père de la Grandeur », le « Roi du Paradis des Lumières », en bas, le « Prince des Ténèbres ». Autour d’eux gravitent des éons sous les ordres d’archontes. Le royaume des ténèbres est le monde des démons, qui s’agitent continuellement en un mouvement désordonné, au cours duquel ils s’entretuent, se dévorent et renaissent sans cesse. Dans cette agitation tumultueuse et à un moment qui inaugure les temps, le Prince des Ténèbres a brusquement la vision du monde de la Lumière, ce qui lui donne le désir de conquérir ce monde inconnu et merveilleux. Il lance alors ses démons à l’assaut du royaume de la Lumière. Surpris par cette attaque, le Père de la Grandeur fait émaner une première forme, la « Mère de Vie », laquelle fait émaner à son tour, le « Premier Homme » (l’Ormuzd de Zoroastre). Celui-ci a pour alliés les cinq éléments, Air, Vent, Lumière, Eau et Feu. Il essaye de repousser l’assaut des démons, mais il est vaincu et englouti avec les cinq éléments dans les Ténèbres.

Cette phase du mythe explique pourquoi une partie de la nature divine se trouve emprisonnée dans la matière.

Le Premier Homme adresse alors une prière sept fois répétée à Dieu, pour implorer sa délivrance. Le Roi du Paradis des Lumières émane ou évoque plusieurs créations, dont la dernière, « l'Esprit vivant », descend, accompagné de la Mère de Vie, jusqu'au Premier Homme emprisonné dans les Ténèbres et lui tend la main pour le délivrer. Ce sera la poignée de main symbolique des Élus manichéens. Enfin délivré, le Premier Homme est remonté vers Dieu, mais il a laissé les cinq éléments, son armure, son « âme », si l'on veut, dans le royaume des démons. Cette substance lumineuse est souillée par son amalgame avec la matière. Afin de ne pas lui ôter toute chance de salut, Dieu va organiser définitivement le monde. Le mythe manichéen devient ici extrêmement compliqué, par suite de l'entrée en scène de nombreuses émanations nouvelles. Nous nous contenterons de le résumer. Un partage est opéré dans la matière mélangée de substance divine. La partie non souillée par les Ténèbres formera le soleil et la lune. Ceci explique pourquoi ces astres étaient considérés comme participant de la nature divine, par les manichéens, et l'espèce de « culte » qu'ils avaient pour eux, en particulier pour le soleil. Une autre partie, médiocrement souillée, composera les étoiles. Enfin, la troisième partie, entièrement contaminée, servira à former les plantes ou les animaux. En guise de punition, les corps des démons, leur peau, leur chair, leurs ossements, leurs excréments mêmes, composeront les montagnes, la terre, les eaux. Devant la menace qui pèse sur eux de se voir ôter toute trace de substance lumineuse, ils concentrent alors tout ce qu'il en reste dans deux êtres. Deux des principaux démons s'accouplent et engendrent Adam et Ève. Telles sont les origines de l'homme, héritier d'un désir qui le porte à s'accoupler et à reproduire à son tour.

L'âme de l'homme demeure si bien asservie à la matière, qu'elle n'a plus conscience de son origine divine. Son état naturel est de rester ignorante, la connaissance lui échappe. Mais, de même que le Premier Homme avait été sauvé, l'homme créé par les démons le sera aussi, du moins une possibilité de délivrance lui sera offerte. Cette connaissance, qui, dans l'esprit de Manès, équivaut au salut, lui est apportée par les envoyés de Dieu, envoyés identifiés avec Ormuzd ou le Jésus transcendant des manichéens appelé par eux « Jésus le Lumineux ». Tout le reste du mythe développe le devenir du monde, l'histoire de l'humanité, le mouvement des astres, la germination des plantes, les espèces animales,

etc. Il se clôt par une vision apocalyptique marquant, à l'exemple du mazdéisme, une victoire définitive du Dieu de la Lumière sur le monde matériel, anéanti dans un gigantesque incendie. Sous ces formes mythiques, qui nous paraissent si étranges et, parfois inutilement compliquées, la théologie manichéenne dut certainement plaire aux imaginations orientales, éprises de merveilleux.

La morale manichéenne. – En premier lieu, l'homme doit prendre conscience de sa double nature, et s'efforcer d'opérer la scission dès ici-bas, par un détachement progressif et aussi avancé que possible de sa « guenille ». Autrement dit, le premier devoir du manichéen consistera à pratiquer un ascétisme poussé au maximum. L'idéal serait, évidemment, d'anéantir au plus tôt l'enveloppe corporelle, mais Manès, que nous le sachions, n'a jamais encouragé le suicide, à l'exemple des marcionites. Si le croyant parvient à se détacher ainsi de l'emprise du monde extérieur et à observer les commandements, son âme après la mort, accomplira une ascension triomphale et gagnera le royaume de la Lumière, le *Nirvana*. Ce salut est opéré principalement par une sorte d'illumination intérieure, permettant de se convaincre de notre double nature. C'est une gnose puisée dans l'enseignement de Manès.

Cependant, le démon n'a pas créé seulement le corps de l'homme. Le monde extérieur est également son œuvre et tout tribut payé à ce monde, sous quelque forme que ce soit, est un tribut payé au dieu du Mal. Il faut donc s'abstenir de toute œuvre destinée à modifier ou améliorer l'empire de la matière, c'est-à-dire, entre autres, ne pas procréer, bâtir, semer, récolter, élever des animaux domestiques, etc. La morale manichéenne aurait risqué de mener très loin. Poussée jusqu'à ses extrêmes limites, elle aurait tendu à l'extinction de l'espèce humaine. Bien que telle ait été sans doute la secrète espérance des manichéens, ils surent tenir compte des réalités et, encore une fois, la difficulté fut tournée. Comme chez les marcionites, les adeptes étaient divisés en deux catégories, d'un côté, les « Purs », les « Élus », de l'autre les « Auditeurs », les simples croyants. Seuls, les premiers s'astreignaient à un ascétisme rigoureux. Les croyants vivaient comme tout le monde, se mariaient, cultivaient, bâtissaient et avaient le devoir de subvenir à tout ce qui était nécessaire à la subsistance des Élus. De cette façon, ceux-ci avaient la possibilité de ne pas pécher. Disons, à la décharge des Élus manichéens, qu'ils ne paraissent pas avoir sollicité cette aide, ni en faire une obligation pour les

croyants, lesquels, semblent également avoir fort bien accepté cette morale un peu spéciale.

Bien entendu, seuls les Purs pouvaient espérer voir leur âme rejoindre le Royaume de la Lumière après leur mort. En vertu du dogme des vies successives, accepté par Manès, les autres étaient condamnés à renaître dans le corps d'un homme ou dans celui d'un animal, suivant leur degré de culpabilité. Les plus favorisés, ceux qui avaient vécu conformément à la loi manichéenne, renaissaient dans le corps d'un Élu. Car la vie terrestre était considérée par les manichéens comme un châtimeur. La terre était l'enfer, autre idée pythagoricienne. Les commandements auxquels devaient obéir les Auditeurs étaient au nombre de dix et se réduisaient à des préceptes simples : ne pas mentir, ne pas tuer, ne pas commettre d'adultère, ne pas être avare, ne pas se livrer à l'idolâtrie, etc.

Le rite manichéen. – Dans une religion aussi spiritualiste, on comprendra que les rites et le culte extérieur aient été réduits au strict minimum. La religion manichéenne ne semble pas avoir eu de sacrement, du moins dans le sens où l'entend le christianisme. Le seul rite assimilable à un sacrement, serait l'« imposition des mains », que l'on pratiquait en diverses circonstances, par exemple lorsqu'un croyant entrait dans la catégorie des Élus. C'était le geste rituel par lequel se transmettait l'Esprit. On le retrouvera chez les cathares. Dans son ensemble, le culte manichéen paraît s'être réduit à des prières, à quelques chants et à des jeûnes fréquents et prolongés. Tout le reste consistait à prêcher, à expliquer la doctrine et à recruter ainsi le maximum d'adeptes. Les prières étaient au nombre de sept, tous les jours, pour les Élus et de quatre pour les Auditeurs. Les sept prières des Élus rappelaient celles du Premier Homme lorsque, prisonnier des démons, il implorait le secours de Dieu. Les jeûnes devenaient obligatoires pour les Élus le dimanche et le lundi. Les croyants jeûnaient seulement le dimanche et devaient s'abstenir de tout commerce sexuel ce jour-là. Des jeûnes rigoureux et prolongés, allant jusqu'à durer un mois entier, étaient imposés aux Élus en certaines circonstances, notamment à l'approche de certaines fêtes. Ajoutons encore quelques gestes symboliques, telle la poignée de main, dont nous avons parlé. Il y avait, enfin, les confessions publiques, des Auditeurs aux Élus tous les lundis, des Élus entre eux tous les lundis également et la confession générale de la communauté à l'occasion de la fête de la *Bêma*.

On est mal renseigné sur les fêtes manichéennes. La mieux connue est celle que nous venons de citer. « Bêma » signifie « chaire », « estrade ». C'est la chaire du haut de laquelle Manès répandait son enseignement. On célébrait la cérémonie devant une haute estrade, où le Prophète était censé être descendu et se tenir. Des chants et des prières accompagnaient la solennité, qui commémorait aussi la passion de Manès et son ascension au royaume de la Lumière. La Bêma se célébrait au mois de Mars et correspondait à la Pâque chrétienne. Nous pensons qu'elle avait lieu le jour de l'équinoxe de printemps.

Les manichéens eurent-ils des temples ? Il est difficile de répondre à cette question. À notre avis, la difficulté vient du fait que l'église manichéenne eut une existence agitée, instable, souvent clandestine, ne se prêtant pas à l'érection de monuments coûteux et longs à construire. Presque toujours, des persécutions barbares suivirent les périodes calmes, et il est probable que la destruction des temples, lorsqu'il en exista, suivit celle des manichéens eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, saint Augustin dit qu'ils avaient des lieux de réunion et des temples, et deux édits impériaux, datés de 768 et 771, les autorisèrent à construire des temples en Chine. À notre connaissance, aucun monument d'inspiration manichéenne n'a été découvert et étudié. On ne sait donc rien des dispositions de ces monuments, mais il est permis de supposer qu'ils devaient être de construction très simple, à peu près dépourvus de toute ornementation. Leur plan recérait, sans doute, la possibilité de repérer les principales positions solaires. On sait, en effet, que les astres et principalement le soleil, jouaient un rôle primordial dans le symbolisme manichéen. Le soleil et la lune, on l'a vu, étaient considérés comme de la substance divine, non contaminée par les démons. Indépendamment de sa place dans le mythe, l'astre du jour demeurait le symbole de la Lumière spirituelle et occupait, à peu près, la même place que la croix dans la religion chrétienne. Les prières étaient toujours récitées face au soleil, et Manès le prend à témoin de l'injustice qui lui est faite lorsqu'il est enchaîné sur l'ordre de Bahram. Du reste, l'accusation d'être des « adorateurs du soleil », lancée fréquemment contre les manichéens, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point. Le château de Montségur, dans les Pyrénées ariégeoises, fut, sinon un temple manichéen proprement dit, du moins une construction assimilable, dans une certaine mesure, à ce genre de monuments.

Extension du manichéisme. – Dès le milieu du iii^e siècle, c'est-à-dire du vivant de son fondateur, on trouve le manichéisme en Palestine, en Égypte et à Rome. Durant le siècle suivant, il a envahi l'Afrique du Nord, où il a fait une recrue de marque en la personne de saint Augustin. L'Asie Mineure, l'Illyrie, l'Italie sont également contaminées et il a atteint la Gaule et l'Espagne. Mais, comme si l'on avait voulu démontrer que les manichéens étaient dans le vrai, lorsqu'ils disaient que le monde d'ici-bas restait l'œuvre du démon, on suscita contre eux et partout les plus féroces persécutions. Il est vrai que la doctrine de Manès demeurait l'ennemie la plus redoutable de toutes les autres religions, en particulier du christianisme. En 297, Dioclétien commençait la répression. En 372, Valentinien I^{er} interdisait les réunions des manichéens, mais, en 382 et en 389, Théodose le Grand notait d'infamie les adeptes de Manès et prononçait contre eux la peine de mort. On n'en finirait pas de citer toutes les lois et les peines, édictées contre eux, dans les divers pays où ils se heurtaient aux religions établies. D'ailleurs, la répression avait commencé avec la mort de Manès, répression tellement effroyable que l'on se demande comment le manichéisme a pu survivre. Il devait avoir également une prodigieuse extension en Chine et en Asie centrale, où il se maintint, parfois comme religion d'État, jusqu'au xiii^e siècle. Les invasions de Genghis-Khan lui portèrent un coup fatal. Aucune secte gnostique n'avait eu, et de très loin, une aussi large expansion.

Ainsi que l'écrit M. Puech : « ... à l'image de son fondateur, qu'est l'histoire du manichéisme, sinon une suite de triomphes momentanés bientôt engloutis, en tous temps et en tous pays, par la persécution et les massacres ? Lumière et Ténèbres : il semble que la destinée dramatique de Mani et de sa religion se soit jouée selon le mode et le rythme qui règlent, dans le mythe de la secte, la formation et le déroulement de l'univers ; défaite de la Lumière ; mélange tenace du Bien et du Mal ; long et souvent précaire dégagement de la Clarté et de la Vérité. » Par une étrange coïncidence, ces mots vont pouvoir s'appliquer à toutes les sectes dérivées du manichéisme. On croirait que, à l'exemple des êtres vivants, la doctrine de Manès ait eu la faculté de transmettre à ses descendants une certaine hérédité, qui les destinait à naître, à souffrir et à mourir.

Chapitre III

Des manichéens aux cathares

Le problème de la filiation. – Malgré les rudes coups qui lui furent portés, le manichéisme n'avait pas totalement disparu en Europe et en Asie occidentale. Il se maintint encore longtemps, mais à l'intérieur de groupes de moins en moins nombreux, dispersés, sans aucun lien entre eux. L'ambitieux projet de Manès de créer une école universelle avait échoué. De plus, les circonstances dans lesquelles se débattait un manichéisme mourant impliquaient une évolution de la doctrine et des rites. Les religions se transforment comme les sociétés, mais celle de Manès devait forcément évoluer plus vite et plus profondément que les autres. Que devenaient ces mythes compliqués, à peine esquissés dans les pages précédentes, après être passés, le plus souvent oralement, de groupe en groupe ? Et, lorsque les écritures de Manès circulaient, que restait-il du maître lui-même, après les inévitables traductions, rédigées parfois entre des langues de familles différentes ? La chaîne des petites communautés clandestines était fréquemment rompue par des massacres ou des persécutions, de sorte qu'il ne s'agissait plus d'une église manichéenne mais d'une multitude d'églises, tendant chacune à suivre sa propre voie.

Cependant, un fond permanent demeurait. Quelques bribes de la doctrine primitive se détachaient au gré des remous qu'elle avait à franchir, le souvenir de Manès s'obscurcissait, mais les dogmes fondamentaux résistaient. Or, le soutien politique est un facteur déterminant dans le succès des religions et, peut-être, ignorerions-nous le manichéisme, si Shappuhr n'avait pas accordé son appui à Manès. À la faveur de certains événements politiques, il arriva que des communautés dualistes purent abandonner la clandestinité et se manifester librement. C'était une sorte de renaissance du manichéisme, mais d'un manichéisme différent, du moins dans son enveloppe extérieure. Intérieurement il n'avait guère changé, c'est-à-dire que son armature doctrinale restait la même. C'est

sous cet aspect général que l'on doit examiner le problème de la filiation du manichéisme, problème des plus controversés à l'heure actuelle. Et pour généraliser davantage, nous dirons qu'il ne s'agit pas de suivre l'évolution du système de Manès, mais celui de la grande tradition dualiste. Le manichéisme n'est qu'un maillon de cette tradition, née avec Zoroastre et continuée avec les gnostiques.

Les pauliciens. – Ils auraient tiré leur nom de Paul de Samosate, qui, évêque d'Antioche en 260, devint le protégé de la reine de Palmyre, Zénobie, et fut déposé par Aurélien en 272, pour ses idées hérétiques. Il était donc contemporain de Manès et sa mère, Callinice, avait adhéré à la religion manichéenne. Mais il ne semble pas que Paul de Samosate ait été un manichéen proprement dit. Son hérésie portait sur la divinité du Christ et s'il avait professé les idées de Manès nous le saurions. De plus, il se peut qu'il y ait eu à Samosate un autre Paul, différent de l'hérésiarque d'Antioche, et le rapprochement entre les deux personnages serait venu, tout naturellement, à l'esprit des historiens des siècles suivants. Quoi qu'il en soit, les pauliciens se réclamaient eux-mêmes d'une famille à caractère semi-légerendaire, originaire de Samosate et composée de la manichéenne Callinice et de ses deux fils, Jean et Paul. Le nom de ce dernier aurait servi à désigner les membres de la secte, à moins que les pauliciens aient tiré leur nom d'un autre Paul, qui vivait au ^{viii}^e siècle et aurait réorganisé leur église, lorsqu'ils s'étaient réfugiés dans le Pont.

Les meilleurs renseignements sur les pauliciens nous sont donnés par un historien italien du ^x^e siècle, Pierre de Sicile, qui écrivit une *Historia Paulicianorum*. Il aurait séjourné lui-même à Téphrique, la capitale d'un petit État fondé par les pauliciens en Arménie. Il les connaissait donc fort bien. Pour lui, leur religion n'était pas différente de celle de Manès, bien qu'ils aient anathématisé la personne du Prophète. Ceci n'est pas surprenant car Pierre de Sicile, d'accord avec d'autres historiens, nous dit que les pauliciens dissimulaient leur doctrine, allant jusqu'à se conformer extérieurement aux cultes et règlements des Eglises chrétiennes. Ce qu'il nous apprend de leurs croyances ne laisse, d'ailleurs, aucun doute. De plus, la présence de véritables sectes manichéennes en Arménie est largement confirmée par ailleurs, et la position des pauliciens devant le christianisme était la même que celle des manichéens.

Par exemple, on trouve chez les pauliciens la croyance en deux principes, la création du monde terrestre par le Demiurge, le rejet de l'Ancien Testament. L'Eucharistie était pour eux un sacrement dépourvu de sens, et ils n'attribuaient aucune valeur symbolique à la croix. Un historien arabe, contemporain de Pierre de Sicile, écrivait que leur religion se situait entre celles du Christ et de Zoroastre, et qu'ils avaient un culte pour le soleil et la lune. Nous retrouvons ici l'accusation classique contre les manichéens, accusation reprise également, contre les pauliciens, par Jean d'Otzoun, chef suprême des Eglises catholiques d'Arménie. Celui-ci affirme que les pauliciens adoraient le soleil, et qu'ils exposaient les morts sur le toit de leurs habitations, ce qui rappelle une coutume iranienne. S'il est vrai que le soleil ait joué un rôle dans leur culte ou dans leurs rites, on aurait un important argument en faveur d'une filiation manichéenne, car le symbolisme solaire est très spécial à la religion de Manès. Les pauliciens restaient d'intransigeants iconoclastes, ce qui leur valut, pour un temps la sympathie de Byzance et leur permit, sans doute, de subsister si longtemps. À l'exemple de Manès, les chefs de leur Eglise s'identifiaient au Paraclet, au Saint-Esprit. Des sectes leur furent apparentées, comme celle des Thondrakiens, dans l'Albanie du Caucase, qui croyaient aux deux principes et à la création du monde terrestre par les démons. Enfin, une autre secte mineure, celle des arévordiens était considérée comme une véritable église manichéenne.

On remarque chez les pauliciens une certaine tendance à se rapprocher du christianisme. Celui-ci, en effet, s'étend partout et est partout redoutable, ne tolérant aucune déviation de doctrine. Le mieux est alors d'essayer de s'incorporer à lui, de le « noyauter » si possible, de chercher dans les Écritures, ainsi que l'avaient tenté certains gnostiques, tout ce qui peut s'appliquer à une thèse dualiste, de façon à présenter celle-ci comme la seule, la vraie doctrine chrétienne. Les pauliciens et tous les membres des sectes qui se rattachaient à eux se disaient chrétiens. Très fréquemment, ces derniers mettront bien du temps à s'apercevoir qu'il existe d'authentiques dualistes dans leurs communautés. Cela expliquerait, peut-être, pourquoi des hérétiques, dont les théories restaient étroitement apparentées au manichéisme, rejetaient le nom de Manès et l'épithète de « manichéen ». Ce mot avait jeté l'effroi dans le monde chrétien, mais il n'était pas indistinctement appliqué à tous les hérétiques. Les catholiques ne s'en servaient qu'à bon escient et seulement lorsqu'ils avaient démasqué une hérésie dualiste. La plus

élémentaire prudence commandait de ne pas affirmer une origine, qui suffisait à déchaîner les persécutions les plus barbares.

L'Arménie constituait depuis longtemps un terrain favorable à l'hérésie. Outre sa proximité avec la patrie de Manès, ce pays avait fait l'objet, entre la Perse et Byzance, d'une longue guerre, qui avait commencé au début du v^e siècle et ne s'était terminée qu'à l'invasion musulmane. À la fois chrétienne et zoroastrienne, cette région était bien destinée à devenir le siège d'une importante école dualiste, car les hérésiarques avaient largement profité de la situation. Au commencement du viii^e siècle et malgré de nombreuses persécutions, les pauliciens étaient suffisamment nombreux pour constituer une puissance politique. La répression les avait forcés à se retirer en territoire musulman, sur le cours de l'Euphrate supérieur, où ils formèrent une sorte d'État ou de colonie à demi indépendante, sous la suzeraineté des Arabes. Renforcés par des émigrants accourus de toutes les parties de l'Empire byzantin, ils furent un moment assez puissants pour se maintenir par la seule force des armes. En outre, ils eurent la chance de compter parmi eux deux habiles généraux, Carbéas et Chrysochéir, qui résistèrent souvent avec succès aux armées de Byzance. Le dernier conduisit même les troupes pauliciennes jusque sur les bords de la mer de Marmara, mais les efforts de Basile I^{er} eurent raison de leur résistance. D'abord victorieux sous les murs de Téphrique, les pauliciens furent définitivement vaincus à la bataille de Bathyrhax où Chrysochéir trouva la mort (872). Basile n'abusa pas de sa victoire pour organiser des massacres en série. Au contraire, il engagea de nombreux pauliciens dans ses armées, et en déporta une foule d'autres dans la péninsule balkanique, où des prédications réussirent à convertir le plus grand nombre, paraît-il. C'est ainsi que des ferments dualistes furent introduits dans les Balkans. Ils s'y ajoutèrent sans doute à d'autres éléments préexistants et, sous leur influence, allait se développer une autre grande école dualiste.

Les Bogomiles. – Les Slaves commencèrent à s'établir au nord de la péninsule balkanique, dans la seconde moitié du vi^e siècle, et ils y fondèrent plusieurs colonies sans cohésion politique. Un siècle plus tard, cette cohésion fut assurée par les Bulgares, qui créèrent un royaume durable au sud du Danube. C'est vers le milieu du ix^e siècle, que des missionnaires chrétiens, envoyés par Rome, commencèrent à évangéliser le pays, mais le patriarche de Byzance en avait fait autant, de sorte que,

ici encore, le terrain restait très favorable à l'éclosion d'une troisième église. Des missionnaires pauliciens concurrençaient ceux de Rome et de Byzance, si bien que, au début du x^e siècle, la présence de manichéens est signalée un peu partout dans la péninsule. Bien entendu, les pauliciens déportés par Basile, plus ou moins convertis, n'avaient pu que favoriser la naissance d'un autre néomanichéisme. Enfin, les paysans slaves étaient durement opprimés par les seigneurs bulgares et tout disposés à accepter une religion, qui donnait une explication à leurs misères.

Les bogomiles auraient tiré leur nom d'un grand hérésiarque appelé *Bogomil*, en langue slave « Ami de Dieu », dont on ne sait rien de précis. Il s'agit vraisemblablement d'un personnage légendaire, dont le véritable nom serait Jérémie, bien que l'on s'accorde généralement pour les distinguer. Si Bogomil avait réellement existé, on aurait quelques détails sur sa vie, étant donné l'importance de l'église qui allait se réclamer de lui. Comme pour les pauliciens, nous n'avons sur les bogomiles que des témoignages émanant de leurs adversaires, lesquels insistaient principalement sur les articles qui séparaient l'hérésie de l'orthodoxie. Avec le bogomilisme, nous sommes devant une école dualiste plus franchement manichéenne qu'avec le paulicianisme, ce qui, du reste, incite quelques auteurs à mettre en doute la filiation. Le dualisme bulgare serait, ainsi, une sorte de création spontanée, mais cela paraît peu probable, la présence des pauliciens dans la péninsule balkanique étant un fait historique. Il est vrai que l'attitude belliqueuse de ces derniers restait peu conforme à l'idéal manichéen de résignation et de renoncement devant le monde, mais la défaite et la déportation ont pu les amener à rectifier leurs positions. Rien ne prouve également, qu'ils n'aient pas rencontré des survivances manichéennes dans l'Empire byzantin, comme ils en avaient rencontré en Arménie avec les arévordiens. Mais toutes ces incertitudes trouvent en partie leur justification dans le fait suivant : le bogomilisme nous met en présence de deux écoles différentes, celle dite de Bulgarie et celle de Dragovitsa, village situé sur les confins de la Thrace et de la Macédoine. Ces deux écoles correspondront, en gros, à ce que l'on a appelé les « dualistes mitigés » et les « dualistes absolus ».

Nous connaissons surtout le bogomilisme par deux auteurs catholiques, qui s'attachèrent à le réfuter, Cosmas et Euthyme Zigabène. Or, les exposés de ces auteurs diffèrent et il est probable que Cosmas décrivait

les bogomiles de Dragovitsa, et Euthyme ceux de Bulgarie. Pour le premier, ils étaient nettement dualistes, le monde terrestre étant l'œuvre du démon. Naturellement, ils rejetaient l'Ancien Testament et avaient en horreur tout ce qui touche à la matière. Ils n'acceptaient donc aucun sacrement, parce qu'administrés, par exemple, avec du pain ou de l'eau, choses essentiellement terrestres. La croix n'était qu'un symbole de la cruauté humaine et ils refusaient de s'incliner devant elle. Ils pratiquaient un ascétisme des plus rigoureux, s'abstenaient de tout commerce sexuel, ne buvaient pas de vin, ne mangeaient pas de viande et menaient une existence de privations et de renoncement.

Pour Euthyme Zigabène, les bogomiles ne croyaient pas à un dualisme aussi radical. À l'origine, il existait un monde spirituel, sur lequel régnait Dieu. La Trinité existait en lui, le Fils et le Saint-Esprit n'étant que des modes du Père. Cette négation de la Trinité faisait appeler les bogomiles de Bulgarie des « monarchiens ». Satan était également le fils de Dieu. Il était même son fils aîné et avait reçu mission de gérer les cieux, avec une multitude d'anges sous ses ordres. Par orgueil, il s'était ensuite révolté, entraînant une partie des anges dans la rébellion. Ayant échoué, ils furent chassés du ciel et créèrent la terre et un second ciel, celui des astres. Ceci est très important, car, au fond, il n'y a pas grande différence avec les « dualistes absolus » de Dragovitsa. On voit que les deux écoles n'admettaient pas la création du monde sensible par Dieu. Ce monde restait l'œuvre du prince du Mal et c'est un point essentiel qui demeure le fondement de toutes les religions dualistes. La distinction classique entre « dualistes absolus » et « dualistes mitigés » n'est pas tellement profonde. Si les mitigés ne reconnaissent à l'origine qu'un principe, et les absolus deux, on sait que ces derniers n'attribuaient aucune réalité au principe du mal. Mais le raisonnement est subtil et c'est, peut-être, de la difficulté à le faire comprendre à la masse des croyants que serait né le dualisme mitigé. De toute façon, les deux écoles de Bulgarie et de Dragovitsa paraissent avoir vécu en bonne entente.

À l'intérieur de son monde, Satan créa l'homme avec de la terre et de l'eau. Il insuffla de son esprit dans l'être qu'il venait de créer, puis, demanda à Dieu d'insuffler également un peu du sien dans l'homme, de façon que cet être soit un lien commun entre eux. Dieu accepta. Il mit une parcelle de l'esprit divin dans Adam et en fit autant après la création d'Ève par Satan. Les choses en seraient restées là, si le diable, par l'intermédiaire du serpent, n'avait pas séduit Ève, afin de l'encourager à

procréer. Pour punir le démon d'avoir péché contre la chasteté, Dieu le priva de sa forme divine et lui ôta tout pouvoir de création, mais il le laissa maître du monde qu'il avait créé. La délivrance de l'homme ne devait s'opérer que cinq mille cinq cents ans plus tard, avec la descente du fils sur la terre. Naturellement, tout cela impliquait le rejet de l'Ancien Testament. Du moins, pour les bogomiles, ce livre racontait l'histoire de la création du monde par le démon et non par Dieu. Ils ne reconnaissaient pas plus l'Église de Rome, que celle de Byzance, ni le symbolisme de la croix et enseignaient que les églises étaient le séjour des démons.

Les bogomiles, principalement ceux décrits par Euthyme Zygabène, avaient deux catégories d'adeptes, ainsi que les autres religions dualistes, les Élus et les croyants. La différence entre les deux catégories restait sensiblement la même que celle rencontrée chez les manichéens. Les Élus récitaient sept prières tous les jours et cinq toutes les nuits. On ignore s'ils les disaient face au soleil, comme le voulait Manès. Cependant, on trouve dans le bogomilisme une cérémonie dont nous reparlerons à propos des Cathares. Elle intéressait surtout les croyants qui désiraient entrer dans la catégorie des Élus. Elle semble avoir eu quelque analogie avec l'« imposition des mains » des manichéens. C'était le baptême du Saint-Esprit, que les bogomiles opposaient au baptême chrétien. Il est probable que ce sacrement était précédé d'une longue préparation ou initiation. Le récipiendaire se confessait et passait un certain temps en méditation et en prières. Durant tout ce temps, il observait un jeûne aussi rigoureux que possible. Une cérémonie préparatoire précédait une deuxième période d'épreuves. Après quoi, le candidat recevait la consécration définitive, en présence d'une assemblée d'Élus et de croyants. Autant que nous le sachions, la cérémonie était très simple, puisqu'elle se bornait à mettre l'Évangile sur la tête du candidat et à réciter des *Pater*. Les membres de l'assemblée chantaient ensuite des hymnes en se tenant par la main.

Les bogomiles et l'Europe occidentale. – Le bogomilisme s'étendit assez rapidement vers le nord-ouest et l'ouest de la péninsule Balkanique, c'est-à-dire vers les régions qui forment aujourd'hui l'ex-Yougoslavie. La diffusion dans ces régions s'expliquerait géographiquement, mais, encore une fois, nous nous trouvons ici devant une situation mixte du point de vue religieux. La Bosnie, la Dalmatie, ou la Serbie proprement dite, flottaient encore entre le christianisme orthodoxe et le catholicisme

romain. Les bogomiles n'eurent aucune peine à mettre tout le monde d'accord et, malgré les efforts des papes, en particulier d'Innocent III, le bogomilisme résista deux ou trois siècles. Bien souvent, il fit même figure de religion d'État. Seule l'invasion turque (deuxième moitié du xv^e siècle) mit fin à la dernière religion dualiste. Au milieu du xiii^e siècle, l'Eglise bogomile de Bosnie, dont le siège était à Pogesa, comptait le chiffre énorme de 10 000 Élus ou Parfaits. On imagine sans peine l'influence de cette masse sur les régions avoisinantes, et n'est-on pas surpris de voir, sur la côte dalmate et en Istrie, une nouvelle Eglise bogomile, très florissante également, celle connue sous le nom de « Drugunthia », dont le siège était à Tragurium (Trau). Drugunthia est sans doute indiqué pour Dragovitsa, ce qui laisse supposer que les membres de cette Eglise étaient dualistes absolus.

De la côte dalmate à l'Italie du Nord, il n'y a guère loin, et les infiltrations des bogomiles dans les cités italiennes s'expliquent facilement, ne serait-ce que par les échanges commerciaux. Mais il semble que des centres de missionnaires dualistes aient été créés dans les Balkans, notamment à Constantinople. Qu'apportaient ces missionnaires, un dualisme mitigé ou un dualisme absolu ? Sans doute les deux, lesquels, au fond se ressemblaient, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Le succès de ces missionnaires fut grand, puisque nous verrons des Eglises dualistes se former dans les Marches de Vérone, le Milanais, la Toscane, la Lombardie, etc. C'est surtout dans cette dernière province que se manifestent les succès bogomiles les plus spectaculaires, puisque l'église de Concorezzo, en Lombardie, arrivera à grouper 1 500 Élus ou Parfaits. Or, un document copié sur les registres de l'Inquisition de Carcassonne portera ce titre : « Ceci est le secret des hérétiques de Concorezzo, apporté de Bulgarie par l'évêque Nazaire. » Enfin, un concile, tenu à Saint-Félix-de-Caraman, en Languedoc, durant l'année 1167, par les dualistes albigeois, sera présidé par le diacre bogomile Niquinta, ou Nicétas, venu exprès de Constantinople. Ces deux faits prouvent des rapports entre dualistes balkaniques et dualistes italiens et français. Mais il apparaît bien que, au moins en France, les missionnaires bogomiles aient trouvé un terrain tout préparé.

Chapitre IV

Les cathares

Manichéens et Cathares. – D’après une tradition rapportée par le chroniqueur Albéric des Trois Fontaines, le manichéen Fortunatus, après s’être enfui d’Hippone, se réfugia dans les Gaules, où il trouva d’autres adeptes de Manès, notamment en Champagne. Telle serait l’origine du centre dualiste de Montwimer. Fait historique ou légende ? On n’en sait rien. En 563, le concile de Braga, en Espagne, rédige plusieurs canons contre le manichéisme. Vers l’an 800, un anathème, rédigé en latin, montre que les manichéens étaient toujours persécutés en Occident. En 1060, le pape Nicolas II prescrit au clergé de Sisteron de ne pas accorder les sacrements de l’Église aux nombreux Africains qui se présentent, sous prétexte qu’il se trouve de nombreux manichéens parmi eux. Et, à partir du xi^e siècle, on dénonce un peu partout, en Europe occidentale, la présence d’hérétiques, que la plupart de leurs contemporains, qui ont écrit sur leur compte, n’hésitent pas à qualifier de « manichéens ».

On a suggéré que ce terme était un qualificatif général, dans lequel transparaissaient, surtout, l’effroi et l’horreur que le manichéisme avait inspirés jadis à l’Église, mais qu’il ne saurait justifier une filiation quelconque entre les disciples de Manès et ces nouveaux hérétiques. Il est évident que les chroniqueurs ou les controversistes de l’époque ne voyaient pas les choses comme nous, qui accepterions volontiers cette filiation, à la condition que l’on mette sous nos yeux la liste des manichéens, avec leur profession de foi, depuis les successeurs de Manès jusqu’à l’évêque albigeois Guilhabert de Castres. Cependant, à la réflexion, les contemporains de l’hérésie qui nous occupe paraissent avoir fait preuve de bons sens, à défaut d’esprit critique suffisant. Ils étaient devant une doctrine dualiste et ils n’en connaissaient pas d’autres que celle de Manès, du moins cette dernière restait la plus importante, celle qui s’était étendue partout et avait eu le plus d’influence. De plus, ils ne distinguaient aucun grand hérésiarque à l’origine du mouvement,

et ils ne croyaient sans doute pas à une sorte de jaillissement collectif et spontané. Enfin, ils étaient plus près que nous des luttes que l'Église avait soutenues et soutenait encore pour étouffer définitivement le manichéisme. Rappelons que l'épithète « manichéen » n'était pas appliquée indistinctement à tous les hérétiques. Par exemple, au temps de Charlemagne, l'épiscopat espagnol séparait les manichéens des ariens ou des priscilliens. Une erreur fut, peut-être, d'appeler les néomanichéens des « hérétiques », mais le terme semble justifié par cette tendance, remarquée chez les pauliciens, à vouloir adapter les Écritures au dualisme. À ces néomanichéens, on a donné un autre nom qui a fait fortune, celui de *cathares*, du grec *catharos*, qui signifie « pur ». Parlant des cathares de Rhénanie, le bénédictin Eckbert, recteur de la cathédrale de Cologne, nous apprend qu'ils célébraient une fête en l'honneur de Manès. De même, l'évêque de Chalon, Roger, écrivait à l'évêque de Liège, que les cathares de son diocèse prétendaient recevoir, par l'imposition des mains, le Saint-Esprit, lequel n'était autre que Manès lui-même.

Il est donc très probable que les idées manichéennes n'étaient pas tout à fait mortes en Europe occidentale, principalement en France. On ignore comment elles s'étaient maintenues, mais elles existaient encore lorsque les missionnaires bogomiles parvinrent dans nos régions. De la fusion de leurs idées avec les survivances manichéennes, allait naître une forme nouvelle de la tradition dualiste, le catharisme.

Expansion des cathares en Europe occidentale. – En 1017, on en découvre à Orléans, parmi les chanoines de Sainte-Croix. Un concile d'évêques, tenu en présence du roi Robert le Pieux et de la reine Constance, les condamna à être brûlés vifs. En 1022, on en fait de même à Toulouse. En 1030, il existait à Monteforte, près d'Asti, une communauté d'hérétiques auxquels on appliquait l'épithète de « cathares ». Ils furent capturés et impitoyablement massacrés. En 1045, on en trouve à Chalon et, en 1052, l'empereur Henri le Noir en fait pendre quelques-uns à Goslar, en Allemagne. La tache s'étend au cours du xii^e siècle. On en signale à Soissons, dans les Flandres, en Suisse, à Liège, à Reims, à Vézelay, en Artois. En 1145, on brûle des cathares à Cologne et, un peu plus tard à Bonn.

L'Italie du Nord, située sur le passage des missionnaires bulgares était, naturellement, l'un des pays les plus atteints. Milan passait pour être un

centre principal de l'hérésie. En 1125, les partisans des hérétiques réussirent à s'emparer du pouvoir à Orvieto. En 1173, ils provoquèrent une révolution à Concorezzo. À Rimini, ils empêchèrent l'application des sanctions prévues par le concile de Vérone et, à Viterbe, leurs représentants furent triomphalement élus aux élections municipales de 1205. Il fallut toute l'énergie et l'obstination du pape Innocent III, non pas pour supprimer le catharisme, mais pour freiner son élan. C'est dans le midi de la France, des Alpes à l'Atlantique, que le catharisme allait enregistrer ses succès les plus impressionnants. Favorisés par des conditions politiques et sociales exceptionnelles, les cathares devaient réaliser dans ces régions, en peu d'années, des progrès foudroyants. Bref, à la fin du xii^e siècle et au commencement du xiii^e siècle, le néomanichéisme s'étendait partout et rien ne faisait prévoir un ralentissement dans ses progrès. Si l'on songe que l'Espagne commençait à être contaminée et que, de l'Océan à l'Adriatique, l'hérésie avait bien souvent les armes avec elle, il ne semblait pas impossible que le catharisme pût un jour supplanter définitivement le catholicisme.

Les Écoles cathares. – On retrouve parmi les cathares les deux courants rencontrés chez les bogomiles, dualistes absolus et dualistes mitigés. On rattache aux premiers l'église de Desenzano, sur le lac de Garde et aux seconds celle de Concorezzo en Lombardie... L'église dragovitzienne de Desenzano devait elle-même se scinder en deux courants, celui dit de Balasinansa, du nom d'un évêque cathare de Vérone, et celui de Jean de Lugio, de Bergame. Mais ce « schisme », chez les dualistes absolus, ne devait se produire qu'assez tard, vers 1235. Il ne paraît pas avoir affecté les autres églises cathares. L'église monarchianiste de Concorezzo semble avoir d'abord converti le Languedoc et être restée très puissante en Lombardie. Par la suite, sous l'influence de Nicéas, venu de l'église dragovitzienne de Constantinople, le midi de la France serait passé au dualisme absolu. Nous ferons remarquer à ce sujet, que les cathares du Languedoc ont été principalement en contact avec leurs collègues de Lombardie, c'est-à-dire une région où l'école concorezzienne dominait. Nous verrons, par exemple, les cathares de Cremona entretenir une correspondance avec ceux de Montségur.

Mais de telles distinctions entre les diverses écoles cathares apparaissent surtout dans les études modernes et sont basées sur le fameux traité de Raynier Sacchoni, *Summa de Catharis et Leonistis*. Au sujet de ce titre,

on remarquera que les léonistes, appelés aussi « Pauvres de Lyon » ou Vaudois, étaient des hérétiques différents des néomanichéens. Raynier Sacchoni aurait été lui-même cathare pendant dix-sept ans. Après avoir occupé une situation de premier plan dans une communauté hérétique, il aurait apostasié en 1245. Par la suite, il fut Inquisiteur et composa son traité, qui reçut une large diffusion, si l'on en juge par le nombre d'exemplaires qu'il en reste, une cinquantaine environ. La *Somme* de Raynier Sacchoni constitue l'une des principales sources d'études du catharisme et c'est dans cet ouvrage que sont indiquées les divergences de doctrine des écoles cathares. Mais ces divergences ne transparaissent pas lorsque l'on étudie la vie des cathares eux-mêmes. La doctrine semble avoir profité, au contraire, d'une remarquable unité. Nulle trace de schisme, nulle dispute dont aurait profité l'Église romaine. Les cas d'apostasie, analogues à celui de Sacchoni, sont rares, du moins chez les Parfaits. En un mot, s'il y eut des divergences de doctrines, elles apparurent peu importantes aux principaux intéressés, qui ne semblent pas s'en être souciés outre mesure. Les seules traces d'antagonisme sont indiquées par Sacchoni, qui assure que les écoles de Desenzano et de Concorezzo se seraient mutuellement condamnées. Tous les renseignements que l'on possède sur les synodes cathares, en particulier sur ceux qui se sont tenus dans le midi de la France, font principalement état de l'organisation des églises hérétiques. Il n'est jamais question de discussions sur des points de doctrine.

La doctrine. – Nous ne saurions retracer la doctrine cathare, sans répéter, en grande partie, ce que nous avons déjà dit sur les différentes écoles dualistes. C'est toujours le problème du mal qui en est la base. « Au commencement, il existait deux principes, celui du Bien et celui du Mal et en eux existaient, de toute éternité, la Lumière et les Ténèbres. Du principe du Bien, vient tout ce qui est Lumière et Esprit ; du principe du Mal, vient tout ce qui est Matière et Ténèbres... » Ce début d'une profession de foi de cathares florentins résume tout le catharisme. La suite se devine. À l'exemple de Faustus de Milève, les cathares n'attribuaient aucune existence réelle au monde sensible. C'était une négation, un néant créé sans Dieu. Il n'y avait de véritable création qu'en Dieu et seul l'esprit exprimait la réalité.

Les divergences entre les différentes écoles cathares portaient sur la création de ce monde sensible, mais elles s'accordaient, en définitive, pour l'attribuer au démon. En effet, la cause du mal était en ce monde,

lequel ne pouvait être que l'œuvre de Satan. On remarquera que les dualistes absolus se rapprochaient des manichéens, puisqu'ils admettaient les deux principes indépendants et existant dès l'origine. Ils s'en rapprochaient également avec le mythe de l'attaque du royaume du dieu bon par les forces mauvaises. Satan et ses anges étaient montés à la conquête du ciel. Saint Michel avait essayé de repousser l'assaut et avait été vaincu. La défaite de l'« Homme primordial » se retrouvait ainsi dans les mythes cathares. Le passage sur terre, la vie, devenait une épreuve. On retrouve ici la notion de l'enfer terrestre des pythagoriciens et des manichéens. Comme ces derniers, les cathares avaient donc une conception profondément pessimiste du monde sensible. Quant au monde céleste, ils s'en faisaient une idée plus compliquée, puisque, au fond, il constituait pour eux le seul monde réel, celui auquel ils aspiraient. C'était ce monde que Satan avait voulu conquérir. Il était peuplé d'êtres hypostatiques, créés, qui servaient de trait d'union entre les deux mondes. En eux se rencontraient les trois natures qui existent aussi dans l'homme, corps, âme et esprit. Mais si le corps de l'homme est matière, celui des émanations hypostatiques était un « corps glorieux », comme le sera celui de Jésus-Christ. L'âme était la partie « créée » et l'esprit restait la parcelle divine. En somme, les cathares reprenaient la conception valentinienne des trois natures : le corps demeure de l'âme et l'âme demeure de l'esprit. Enfin, comme Zoroastre et Manès, ils avaient une conception apocalyptique de la fin du monde. Les eaux devaient recouvrir la terre. Après que le soleil, la lune et les étoiles auraient disparu, les ténèbres régneraient. « Le feu consumera les eaux et les eaux éteindront le feu. » Ce sera l'enfer dans lequel s'engloutiront les démons, ainsi que les hommes qui n'auront pas su se purifier au cours de leurs vies successives. De cette façon, à la fin des temps, l'œuvre de Satan sera définitivement anéantie.

La position des cathares vis-à-vis de l'Église romaine était la même que celle des autres écoles dualistes. Même mépris des sacrements, de la croix, du culte, des églises ; même rejet de l'Ancien Testament. Jésus était l'un de ces êtres hypostatiques créés par Dieu, et son incarnation n'avait été qu'une apparence. La doctrine impliquant le détachement le plus complet possible du monde, les cathares devaient s'astreindre à un ascétisme poussé au maximum. Bien entendu, cela n'était possible qu'à une élite et nous trouvons chez eux la distinction entre les Auditeurs, ou « Croyants », et les Élus, ou « Parfaits ». Disons, dès à présent, que ce dernier qualificatif ne paraît pas outré chez des hommes qui montrèrent

une effrayante sincérité envers leur doctrine. À peu près tout ce qui a été dit au sujet des Auditeurs et des Élus manichéens s'applique aux adeptes du catharisme. La croyance aux vies successives commandait de ne tuer sous aucun prétexte, fût-ce un animal, car, selon que l'on avait bien ou mal vécu, on pouvait renaître dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête, et l'on risquait, en tuant un être vivant, d'interrompre le cours d'une pénitence. Les Parfaits s'abstenaient de manger de la viande ou des œufs, et en général, de toute nourriture d'origine animale. Ils étaient végétariens, mais consommaient du poisson et ne semblent pas avoir interdit de boire du vin. Ils s'abstenaient également de tout rapport sexuel.

La question de l'endura. – Les cathares avaient une conception tellement pessimiste du monde sensible que l'on n'hésite pas, en général, à mettre sur leur compte la pratique du suicide. Ce sont, surtout, des littérateurs qui ont propagé cette idée, les historiens demeurant dans l'ensemble plus réservés. Deux sortes de faits ont laissé croire que, à l'occasion, ils pratiquaient le suicide. Tout d'abord, leur courage devant la mort, même devant l'une de ses formes les plus horribles, la mort par le feu. Plutôt que de prononcer un serment ou de manger de la viande, en un mot, d'accomplir le moindre geste contraire à la doctrine, les cathares n'hésitaient jamais à se jeter eux-mêmes dans les flammes, individuellement ou en groupe. Ceux qui furent pendus à Goslar préférèrent aller au supplice plutôt que de tuer un poulet. Aux yeux de certains, cela pouvait passer pour un suicide. D'autres exemples renforceraient cette idée, tel le spectacle des 150 hérétiques de Minerve se précipitant dans les flammes en chantant des cantiques. Ajoutons que les catholiques, convaincus que le martyre restait le privilège exclusif de l'Église chrétienne, étaient assez enclins à présenter ce mépris de la mort comme une forme du suicide. La même remarque s'appliquerait à des cathares emprisonnés et faisant la grève de la faim, jusqu'à ce que mort s'ensuive, afin d'abréger leurs souffrances.

Mais, dans certaines dépositions de suspects interrogés par l'Inquisition, on lit que des hérétiques, principalement des femmes, se mirent en *endura*, c'est-à-dire en état de jeûne prolongé, si bien qu'elles en moururent. Ce jeûne leur aurait été ordonné par le diacre de leur communauté. Le fait est exact, mais appelle quelques remarques. En premier lieu, la pratique de l'*endura* n'est apparue qu'au xiv^e siècle, alors que les églises cathares avaient disparu depuis longtemps. On n'en

trouve aucune trace aux grandes époques du catharisme. Tout ce que nous savons de la doctrine ne permet d'inférer, ni que le suicide était encouragé ni qu'il était défendu. Le vrai catharisme est muet sur ce point. Il est probable qu'il laissa à chacun le soin d'en juger à sa convenance. Il y eut sans doute des cas de suicide chez les adeptes, mais ils furent rares et entrent dans le cadre des statistiques normales de tous les temps et de tous les pays. Ensuite, si l'*endura* est limitée dans le temps, elle l'est également dans l'espace, puisque les seuls cas indubitables sont signalés dans la haute vallée de l'Ariège (région d'Ax-les-Thermes). Ces cas sont mis principalement sur le compte de l'un des derniers diacres albigeois, Pierre Authier, qui s'était réfugié dans les vallées reculées des Pyrénées ariégeoises. Il s'agit donc d'une initiative individuelle, inconnue dans la religion cathare et, pour tout dire, d'une « hérésie » dans cette religion. Néanmoins, l'*endura* a beaucoup servi – et sert encore – à présenter le catharisme comme une doctrine antisociale, immorale et dangereuse.

Les rites. Le consolamentum. – À l'exemple des autres religions dualistes, les rites cathares étaient extrêmement simples. Ils comprenaient des prières, sans doute des chants, des jeûnes prolongés et, surtout, des sermons, au cours desquels la doctrine était expliquée et peut-être discutée. Le culte paraît avoir été pratiqué partout. Nous savons qu'il existait à Montségur un local spécialement affecté aux sermons, mais le château de Montségur constitue une exception, que nous traiterons à part. Les cathares priaient et prêchaient n'importe où, dans les bois, dans les châteaux ou dans les maisons des auditeurs. Ils rejetaient tous les sacrements de l'Église, y compris le mariage, ce qui a servi également à les accuser de vouloir détruire la famille, bien qu'ils aient approuvé le mariage en lui-même, pour les croyants. Disons simplement qu'ils approuvaient le mariage « civil ». Il est évident que les catholiques considéraient ceux qui n'étaient pas mariés devant un prêtre comme vivant en concubinage. Dans les registres de l'Inquisition, les termes *amasia* = « maîtresse » ou *concupina* servent à désigner les femmes non mariées selon la religion catholique. Les croyants, qui voyaient dans l'Église romaine l'une des œuvres du démon, ne pouvaient pas faire consacrer leur union par un membre du clergé. Nous ignorons si les diacres albigeois consacraient eux-mêmes le mariage de leurs Auditeurs. Les cathares pratiquaient aussi une sorte de confession publique, qu'ils appelaient *apparellamentum* et qui rappelle de très près celle des manichéens. Enfin, ils avaient le célèbre *consolamentum*.

C'était une cérémonie d'une étonnante simplicité qui semble avoir été pratiquée principalement en deux circonstances. Tout d'abord, le *consolamentum* était donné à un croyant lorsqu'il voulait entrer dans la catégorie des Parfaits ; ensuite, ceux-ci l'administraient aux croyants, sur leur demande, mais seulement quand ils se trouvaient en danger de mort. Dans l'un comme dans l'autre cas, le cérémonial était sensiblement le même, un peu plus simplifié lorsqu'il était donné aux mourants. En premier lieu, on demandait au candidat s'il voulait se rendre à Dieu et à l'Évangile. Sur sa réponse affirmative, on lui faisait promettre que, à l'avenir, il ne mangerait plus de viande, ni des œufs, ni du fromage, ni aucune autre nourriture, à l'exception de mets végétaux préparés à l'huile ou du poisson. Il promettait également de ne pas mentir, de ne pas jurer, de ne plus se livrer à un commerce charnel et de ne pas abandonner la communauté cathare, par crainte de la mort par le feu, par l'eau ou de toute autre manière. Ces promesses faites, le candidat récitait le *Pater* « à la façon des hérétiques », puis les Parfaits lui imposaient les mains et mettaient le Livre – sans doute un Nouveau Testament – sur sa tête. Après quoi, ils lui donnaient l'accolade et faisaient la genuflexion devant lui. Les membres de l'assemblée fléchissaient aussi le genou, à tour de rôle, devant le candidat, et c'était à peu près tout. Le *Rituel de Lyon*, qui est un document cathare, donne quelques détails supplémentaires, par exemple sur les dispositions du mobilier de la salle dans laquelle avait lieu la cérémonie, les paroles rituelles qui devaient être prononcées, des explications sur le sens et l'origine du *consolamentum*, mais l'essentiel se bornait à ce que nous venons de dire. Il semble que l'« imposition des mains » ait été considérée comme le geste principal de cette sorte de sacrement. On croit que les cathares voyaient dans le *consolamentum* une communion, puisqu'il équivalait à recevoir le Saint-Esprit, souvent assimilé au Christ.

Ce qui ne laisse pas de surprendre, dans le *consolamentum*, c'est qu'il n'apprend rien sur les dogmes fondamentaux du catharisme. Un catholique aurait pu le recevoir sans croire déroger aux lois de sa religion. Il engageait la conduite du récipiendaire, son futur comportement dans la vie terrestre, mais non son comportement dans la vie spirituelle. Il impliquait donc quelque chose « avant ». De ce quelque chose qui précédait la cérémonie, nous ne savons à peu près rien, mais il est raisonnable de penser qu'il s'agissait d'une initiation, ou, plutôt, d'un enseignement et d'une période d'épreuves [1]. Pour les croyants qui le demandaient à l'article de la mort, il est probable qu'ils avaient, par

l'audition des sermons, une connaissance suffisante de la doctrine et une foi totale. Mais il arrivait parfois qu'un croyant, après avoir reçu le *consolamentum* dans l'idée qu'il allait trépasser, recouvrait la santé. Dans ce cas, nous pensons qu'il reprenait la vie normale des croyants, s'il le désirait. Le cas était rare et les Parfaits jugeaient eux-mêmes si le candidat était ou non en danger de mort. Remarquons que le *consolamentum*, à très peu d'exceptions près, n'a pas été renié par ceux qui l'ont reçu. L'histoire du catharisme montre que les « consolés » accomplirent rigoureusement leurs promesses, notamment celle de ne pas craindre la mort par le feu.

Enfin, il faut signaler un autre rite, accompli seulement dans des circonstances tout à fait particulières. Les seuls cas que nous connaissions se rapportent au siège de Montségur, en 1244. Il s'agit de la *convivenza*. Par exemple, des hommes d'armes, devant participer à un coup de main, risquaient d'être blessés mortellement, au point de perdre l'usage de la parole. Avant de partir au combat, ils « convenaient » alors, avec les Parfaits, que le *consolamentum* leur fût administré, sans qu'ils aient à répondre aux questions d'usage. Bien entendu, ils ne pouvaient le recevoir à l'avance, puisqu'ils allaient tuer de leurs semblables. Avec la *convivenza*, on croirait que les cathares aient fait une entorse assez sérieuse à leur doctrine rigide. Il est vrai qu'il fallait défendre Montségur, c'est-à-dire un lieu auquel ils attribuèrent une importance exceptionnelle.

Tant qu'ils furent libres, les Parfaits portèrent un vêtement noir, qui les distinguait des croyants. C'était une sorte de manteau de laine, serré à la taille et muni d'un capuchon. Plus tard, lorsqu'ils furent pourchassés, ils s'habillèrent comme tout le monde, mais ils mirent, sous leurs vêtements, un cordon symbolique. On disait alors qu'ils étaient « revêtus et parfaits ». Les femmes pouvaient être également « revêtues et parfaites ». En Languedoc, elles étaient aussi nombreuses que les hommes, mais elles ne semblent pas avoir occupé des postes importants dans la hiérarchie cathare. Il ne semble pas non plus y avoir eu de « diaconesses » dans les communautés. On sait seulement, que certaines Parfaites furent l'objet d'une considération spéciale. À la tête de chaque communauté, il y avait un « diacre » et, à la tête de plusieurs communautés constituant une grande division territoriale, un « évêque ». Celui-ci était assisté de deux coadjuteurs, un « fils majeur » et un « fils mineur », qui l'aidaient et l'accompagnaient dans sa tâche quotidienne. Le fils majeur lui succédait, s'il venait à décéder.

Notes

[1] Le chevalier Pierre-Roger de Mirepoix, le père du défenseur de Montségur, après avoir été blessé dans un combat, fut « ?initié? » par un hérétique, Isarn de Castres. Le texte nous dit que celui-ci *docebat* le blessé avant de lui administrer le *consolamentum*.

Chapitre V

Les albigeois

Noms divers donnés aux cathares. – Les hérétiques dualistes du Moyen Âge ne furent pas seulement appelés « cathares » ou « manichéens ». Ils reçurent souvent des noms différents, selon les régions. C'est ainsi qu'en Bosnie, en Dalmatie et en Italie du Nord, on les appelait *Patarins* ou *Pâterins*, peut-être du mot *patera* qui signifie « coupe ». En Allemagne, on les connaissait sous le nom de cathares et le mot « ketzer » est resté, mais avec le sens général d'« hérétique ». Dans le nord de la France, on les a appelés *Poplicains* ou *Publicains*. Ce serait une forme latinisée de « pauliciens ». De nombreux autres qualificatifs leur ont été appliqués, par exemple, *Tisserands*, parce que les hérétiques étaient très nombreux dans cette profession, ou *Bougres*, déformation de « bulgare », mot resté dans la langue et indiquant une filiation bogomile des cathares. Mais, dans le midi de la France où ils furent particulièrement nombreux et puissants, on leur appliqua un terme, qui fit également fortune, celui d'*Albigeois*.

Le mot paraît avoir été employé pour la première fois en 1181, par Geoffroy de Vigeois dans sa *Chronique*. Du reste, on ne sait pas pour quelles raisons. Les cathares n'étaient pas plus nombreux à Albi que dans les autres cités du Languedoc. Cette ville semble même avoir été l'une des moins atteintes et ses habitants fournirent de forts contingents, aux milices levées pour combattre les protecteurs des hérétiques. Dans les premières années du xii^e siècle, l'évêque d'Albi, Sicard, avait essayé de faire brûler vifs quelques hérétiques, mais le peuple les avait délivrés. Peut-être est-ce à cet incident qu'il faudrait faire remonter l'origine du mot « Albigeois » donné aux cathares du Languedoc ou, peut-être aussi, au fameux colloque de Lombers, tenu en 1176. L'archevêque de Narbonne se rendit lui-même dans cette localité, accompagné de plusieurs évêques, afin de discuter avec les hérétiques. Le terme « Albigeois », bien qu'il n'ait aucun sens péjoratif, serait un souvenir de son échec. Quoi qu'il en soit, le mot est employé au xiii^e siècle par la

plupart des chroniqueurs ou historiens de la croisade, qui sera la « croisade des Albigeois ». Le terme a prévalu, mais il ne faut pas oublier, toutes les fois que l'on parle des Albigeois, qu'il s'agit des cathares – c'est-à-dire de néomanichéens – du midi de la France.

Tous ces qualificatifs ont été donnés par les ennemis des hérétiques. Comment s'appelaient-ils eux-mêmes ? Ils se disaient « chrétiens », mais le terme est vague et peut prêter à confusion. L'ensemble des croyants ne paraît pas s'être choisi un mot général qui aurait servi à qualifier les adeptes de l'église dualiste, même sur un plan local. « Cathares » ou « Albigeois » sont des mots inconnus des dualistes méridionaux, qui utilisaient une expression très particulière pour désigner leurs Parfaits. Ils les appelaient les « bons hommes ». L'Inquisition nous a conservé cette expression, qui constitue un hommage émouvant des populations languedociennes envers les diacres albigeois.

Causes du développement du catharisme en Languedoc. – Le catharisme en Languedoc fut un mouvement en profondeur. Il n'est sans doute pas une région ou une localité qui n'ait pas été touchée par l'hérésie. Dans des villages, la population entière était acquise au néomanichéisme. De plus, toutes les couches sociales furent atteintes, nobles, clercs, bourgeois, paysans, commerçants, chevaliers... Le vicomte de Fenouillet mourra hérétique et le comte de Foix devra comparaître devant le tribunal de l'Inquisition. Les bons hommes sont partout, dans les cités, dans les moindres villages, dans les vallées les plus reculées et dans les châteaux. Lorsque, en 1210, Simon de Montfort assiège le château de Termes, depuis vingt-cinq ans aucun service religieux n'a été célébré dans la chapelle de la forteresse. Ce mouvement, aussi vaste que profond, étonne les historiens et diverses raisons en ont été données.

Nous ne saurions retenir la « rapacité des hobereaux languedociens », désireux de s'emparer des biens de l'Église et encourageant l'hérésie pour affaiblir le clergé. Non pas, certes, que les seigneurs du Midi aient manqué de manifester ce désir en intention et en fait, mais c'était là le résultat de l'affaiblissement du clergé et non la cause. Les conflits pour des motifs d'intérêts, entre les seigneurs et l'Église, ne se sont localisés ni en Languedoc ni pendant la période d'expansion du catharisme. Nous dirons que c'est une raison d'ordre sentimental et que, si elle a aidé au développement de l'hérésie, elle ne saurait l'expliquer entièrement. Meilleure est celle qui fait reposer la diffusion du catharisme sur le

milieu politique et social du Languedoc à cette époque. Un esprit de tolérance inconnu partout ailleurs, un sentiment très poussé de la liberté individuelle, un gouvernement à tendance démocratique dans les cités, tout cela n'a pu que favoriser l'extension d'une religion nouvelle. Cependant, cet état démocratique durait depuis très longtemps et les populations n'en furent pas moins, dans leur ensemble, profondément catholiques. Il est enfin une autre raison, très souvent mise en avant, celle du dérèglement des mœurs du clergé romain durant le xii^e siècle. Devant le spectacle de cette corruption, les populations se seraient tournées de plus en plus vers les bons hommes, dont le désintéressement et le dévouement ne pouvaient que frapper l'imagination de l'homme médiéval. C'est, ici encore, une raison très solide, mais également insuffisante.

Tous ces motifs serviraient à justifier l'éclosion et la diffusion d'un christianisme dissident et non celle d'une religion totalement différente. Le catharisme eut un autre caractère, dont on fait rarement état et qui explique son succès dans une importante proportion. Les cathares ne furent pas des révoltés contre l'Église catholique, ni des envieux des biens de cette Église, ni des hérétiques, ni des dissidents, mais des hommes entièrement convaincus. On ne saurait nier, en effet, que des hommes qui se jettent dans les flammes, plutôt que d'apostasier une croyance, manquent de conviction. Une foi aussi totale ne leur venait pas par contraste ou par comparaison, mais intérieurement. Ils étaient donc persuadés de détenir la vérité et leur sincérité ne saurait être mise en doute. C'est donc, en définitive, dans le catharisme lui-même, qu'il faudrait, peut-être, chercher les raisons de son succès. Une religion simpliste ou puérile, telle que l'on présente souvent la religion cathare, n'aurait pas suscité des martyrs par milliers. Elle n'aurait pas non plus exigé, pour être supprimée, une guerre de près d'un demi-siècle, ainsi qu'une chasse à l'homme qui devait durer plus d'une centaine d'années.

Les bons hommes – Grâce aux documents conservés par les tribunaux de l'Inquisition, nous pouvons reconstituer, dans une certaine mesure, l'existence et l'activité des diacres albigeois. Ils n'avaient aucun bien propre. Au jour de leur entrée dans la catégorie des Parfaits, ils avaient abandonné tout ce qu'ils possédaient et vivaient de la charité des croyants. Mais cette charité restait très large. En 1234, le bruit courut que les bons hommes de Montségur n'avaient plus rien à manger. En quelques jours, plus de 120 muids de blé furent collectés dans le

Lauraguais, bien que la récolte de cette année-là eût été des plus mauvaises. Non seulement le peuple, mais aussi les chevaliers leur étaient entièrement dévoués. Durant la croisade, des diacres albigeois se trouvèrent fréquemment bloqués dans des places assiégées par les croisés. Ce fut le cas, par exemple, de Guilhabert de Castres à Castelnaudary, en 1211, et de Pierre Polha à Montréal, en 1240. La capitulation était inévitable, mais il se trouva des chevaliers déterminés, qui forcèrent le blocus et sauvèrent ainsi les bons hommes, lesquels, sans cela, auraient été sûrement livrés au bras séculier. On n'en finirait pas de citer toutes les marques de dévouement dont ils furent l'objet, même lorsque leur cause apparaissait perdue de façon définitive.

C'étaient d'infatigables marcheurs et l'on se demande comment ils trouvaient, dans leur corps squelettique, des ressources suffisantes pour accomplir de véritables exploits. Au moindre appel, ils accouraient dans les sites les plus reculés, comme dans les cités où l'Inquisition avait mis ses filets, par n'importe quel temps, afin de « consoler » un mourant. On signale la présence de Guilhabert de Castres en des centaines de lieux différents, soit pour prêcher, soit pour administrer le *consolamentum*. En 1244, une trentaine de bons hommes parcoururent, en une seule journée, une centaine de kilomètres à dos de mulet. Dans leurs déplacements, ils étaient toujours accompagnés de guides sûrs, ainsi que d'une escorte d'hommes d'armes, et les cas de dénonciation ou de trahison sont inexistantes. Soutenus par une volonté de fer, ils réalisèrent des prouesses sensationnelles. En 1232, quatre d'entre eux descendirent en pleine nuit, attachés à des câbles, le long d'une falaise verticale haute de 150 mètres. Leur mépris de la mort irritait un clergé qui aurait voulu voir en eux des êtres plus « humains », plus sensibles envers eux-mêmes. Et cette irritation restait d'autant plus forte qu'ils faisaient preuve de la plus grande sensibilité devant la souffrance des hommes.

Ils appartenaient à toutes les classes de la société. Benoît de Termes et Raymond de Mirepoix étaient les héritiers de riches et nobles familles. Esclarmonde de Foix, lorsqu'elle embrassa la religion cathare, était vicomtesse et fit abandon de tous ses biens et de tous ses titres pour se réfugier sur une cime perdue des Pyrénées. En ce qui concerne les femmes, il semble que la majorité de celles qui devinrent Parfaites soit originaire de la petite noblesse languedocienne. Du reste, leur naissance importait peu. Quant aux Parfaits, ils durent être assez nombreux, si l'on en juge par le nombre, qui se chiffre à plusieurs centaines, des noms qui

nous ont été conservés. Les plus connus sont Raymond Agulher, Tonto, Benoît de Termes, les frères Paraire, Pierre de Corona, Raymond Blasquo, Bernard de Simorre, Gérard de la Motta, Johan Cambitor, Pierre Amiel, Raymond de Sancto Martino, Bertrand Martin ou d'en Marti et, surtout, le célèbre Guilhabert de Castres qui, pendant trente ans, déjoua les efforts de l'Église en vue de s'assurer de sa personne.

Tout le monde leur témoignait la plus grande vénération. Quand un croyant rencontrait des bons hommes, il fléchissait trois fois le genou devant eux. À chaque gémissement, il disait : *benedicite* et ajoutait, après le dernier : « Priez Dieu pour le pauvre pécheur que je suis qu'il fasse de moi un bon chrétien et qu'il me conduise à une bonne fin. » Les bons hommes répondaient : « Que Dieu te bénisse », après chaque *benedicite* et, à la fin : « Que Dieu soit prié de faire de toi un bon chrétien, et qu'il te conduise à une bonne fin. » Les Inquisiteurs ou les membres du clergé disaient alors que les bons hommes avaient été « adorés ». L'expression est tout à fait impropre et s'explique difficilement, si l'on n'y voit l'intention de tourner en témoignages d'idolâtrie de simples marques de respect.

Le milieu politique et social – Le Languedoc des hérétiques albigeois offrait un aspect assez particulier. Du point de vue politique, il était dominé par la puissante maison des comtes de Toulouse, dont les territoires allaient de la Guyenne à la Savoie et du Quercy aux Pyrénées. C'était un Etat riche et puissant, l'un des plus considérables de l'Europe occidentale à cette époque. Il comprenait le haut Languedoc, l'Armagnac, l'Agenais, le Quercy, le Rouergue, le Gévaudan, le Comtat-Venaissin, le Vivarais et la Provence, soit une quinzaine de nos départements. Les comtes de Toulouse étaient de la lignée des Raymond. Raymond V avait régné jusqu'en 1194 et son fils, Raymond VI, lui avait succédé. Parmi leurs vassaux, les plus influents étaient les vicomtes de « Carcassonne, Béziers, Albi et Razès », de la dynastie des Trencavel. Leur seigneurie s'étendait aux diocèses de Béziers et de Saint-Pons, à l'Albigeois, au Minervois, au Razès, au pays de Sault, au Kercorb et à l'ensemble du Carcassès. Enclavée comme un coin dans cette vicomté, s'en trouvait une autre, beaucoup moins importante quant à l'étendue, mais très influente, la vicomté de Narbonne. Elle se limitait à la ville de Narbonne et à quelques possessions dans la partie orientale des Corbières. Les comtes de Toulouse se disaient « ducs de Narbonne ». Au sud de Toulouse, le comté de Foix était borné à l'est par la vicomté de

Carcassonne, au sud par les Pyrénées et, à l'ouest, par le comté de Comminges.

Toutes ces seigneuries restaient plus ou moins vassales de la maison de Toulouse, mais il s'agissait d'une vassalité très élastique, dépendant, surtout, de la bonne volonté de chacun. Du reste, les grands feudataires étaient payés de retour par leurs propres vassaux, les seigneurs de Termes, de Cabaret, de Minerve, de Mirepoix, de Saissac et tant d'autres, pour la plupart possesseurs de châteaux imprenables et n'en faisant pratiquement qu'à leur guise. Cependant, les ennuis que pouvaient éprouver comtes ou vicomtes n'étaient rien en comparaison des conflits qui les opposaient aux turbulentes populations de leurs cités. Les villes du midi de la France étaient alors très peuplées et très riches. Toulouse était la troisième ville d'Europe après Venise et Rome. Héritières de vieilles civilisations, les cités méridionales avaient gardé de l'Antiquité le sentiment de l'indépendance et le goût de la liberté. Des consuls ou des capitouls, élus par les habitants, les gouvernaient démocratiquement et imposaient leurs volontés aux seigneurs. Peut-être est-ce dans cet état d'esprit qu'il faudra rechercher les causes de la conduite, apparemment incohérente, des grands seigneurs méridionaux au cours de la croisade. S'il existait des classes sociales, il n'y avait pas de cloisons étanches entre elles, puisque le serf avait la faculté de devenir bourgeois et le fils de celui-ci pouvait espérer entrer un jour dans la chevalerie. Dans ce milieu, on devine une intense activité commerciale, surtout avec les grandes cités italiennes, ce qui ne manque pas de favoriser la diffusion de la religion dualiste.

Mais le côté le plus impressionnant de la civilisation occitane demeure l'extraordinaire mouvement littéraire des troubadours, qui surprend par son ampleur. On compte, en effet, près de 500 troubadours connus, et parmi eux, des ducs ou des comtes, de simples chevaliers, des ecclésiastiques ou des fils de bourgeois. Le thème principal de cette littérature peut se résumer en un seul mot, lequel, à cette époque, prend la valeur d'un message universel. Ce mot est *paratge*, qui signifie : honneur, droiture, égalité, négation du droit du plus fort, respect de la personne humaine pour soi et pour les autres. Le *paratge* s'applique dans tous les domaines, politique, religieux, sentimental. Il ne s'adresse pas seulement à une nation ou à une catégorie sociale, mais à tous les hommes, quelles que soient leur condition et leurs idées. Il ne s'agit donc pas d'une œuvre purement locale, de l'expression d'un peuple parlant

une même langue, mais d'une littérature humaniste au sens le plus large du terme. Chez les troubadours, il y a autre chose que des frivolités, des déclarations d'amour, des plaintes sur l'indifférence d'une dame, ou des remerciements pour une escarcelle remplie. Leurs poésies sont le reflet d'un état d'esprit à peu près général, mais qui n'ose pas se manifester, faute d'un savoir suffisant, ou par crainte, ou bien encore par intérêt. Cet état d'esprit est celui qui, malgré tout, arrivera à se montrer quelques siècles plus tard, à la Renaissance.

Le plein épanouissement de la lyrique occitane coïncide avec la période où la gloire des comtes de Toulouse, Raymond V et Raymond VI, atteint son apogée. Certes, tout est loin d'être parfait dans cet engouement à peu près général pour la poésie. Nous qui jugeons du tableau avec le recul du temps, estimons, peut-être, que le monde occitan d'alors vit pour se divertir, avec une insouciance qui ne manque pas de grâce, mais où l'on voudrait voir un peu plus de noblesse, un peu plus d'énergie et, face à la menace qui se précise, quelques appels aux armes et moins d'appels au plaisir. Mais, poètes par-dessus tout, les troubadours ont estimé – et c'est ce qui fait leur grandeur – que, même les événements les plus tragiques devaient s'effacer derrière la poésie. Et c'est dans ce Languedoc brillant, heureux, intelligent, peut-être frivole, mais d'une frivolité sympathique, que se développe par un contraste surprenant, la religion des hérétiques albigeois. Ici, les conditions qui avaient favorisé l'expansion du paulicianisme ou du bogomilisme sont renversées. Comment concilier la lyrique des troubadours et le catharisme ? Il n'est pas croyable qu'il ait existé en Languedoc deux mondes parallèles qui s'ignoraient, car, bien souvent, Parfaits et troubadours eurent les mêmes auditeurs. Les différences ne sont probablement que d'ordre « littéraire », mais le problème reste à résoudre.

Premières réactions de l'Église. – Depuis longtemps, l'Église s'était émue des progrès du catharisme. En 1119, Calixte II vint prêcher à Toulouse, mais il dut se contenter de prononcer l'excommunication contre les hérétiques, mesure qui n'eut, d'ailleurs, aucun effet. En 1176, se tint le fameux colloque de Lombers, près d'Albi, auquel nous avons fait allusion. Les Albigeois ne craignaient pas de discuter publiquement. Bien plus, ils imposèrent leurs conditions au clergé catholique, dont les membres durent se servir d'arguments uniquement tirés du Nouveau Testament. Le cri d'alarme jeté par saint Bernard de Clairvaux, en 1147, n'était que trop justifié. Au cours de sa mission, le pieux abbé n'avait pu

se faire entendre, à cause des cris hostiles et ironiques lancés contre lui. À Verfeil, toute l'assistance s'était retirée et il avait senti une telle hostilité, qu'il prononça contre la localité et ses habitants une malédiction demeurée célèbre. En 1167, se place le concile cathare de Saint-Félix-de-Caraman, près de Toulouse, tenu sous la présidence de Niquinta. Les différentes églises cathares du midi de la France furent organisées, leurs limites territoriales définies et des évêques titularisés à la tête de chacune d'elles.

Cependant, l'Église ne se décourageait pas, et le pape Alexandre III faillit entraîner Raymond V dans une première croisade contre ses sujets. L'affaire se borna à l'envoi d'une mission, composée du légat Pierre de Saint-Chrysogone, des archevêques de Narbonne et de Bourges, ainsi que de quelques autres prélats, dont Henri de Clairvaux, successeur de Bernard. Raymond V n'accorda pas sa protection aux membres de la mission de façon trop ostensible, car les Toulousains étaient déchaînés contre eux et les traitèrent d'hypocrites. Plus tard, Henri de Clairvaux se consolera de cette pénible réception en disant que, venus à Toulouse trois ans plus tard, ils n'auraient pas trouvé un seul catholique pour les écouter. Et le seul résultat de la mission fut la spectaculaire condamnation de Pierre Mauran. C'était un vieillard très riche et très influent, tellement aimé des Toulousains qu'on l'appelait « Jean l'Évangéliste ». Après une longue procédure, on réussit à le convaincre d'hérésie et à le condamner, malgré son âge, à un pèlerinage de trois ans en Terre Sainte. Auparavant, il avait été fouetté dans les rues de Toulouse, au milieu d'une foule énorme. Seules ses propres prières et ses exhortations avaient empêché le lynchage des prélats de la mission. Après son retour de pèlerinage, il fut triomphalement élu capitoul.

À peu près à la même époque, on trouve le premier exemple de l'emploi de la violence contre l'hérésie en Languedoc. Le prétexte en fut l'emprisonnement de l'évêque d'Albi, par Roger II, vicomte de Carcassonne et de Béziers. Trouvant l'occasion de punir son vassal indiscipliné, Raymond V suscita une croisade contre lui. Elle était conduite par le cardinal Henri, évêque d'Albano, et l'armée se composait surtout de seigneurs méridionaux. La croisade se limita au siège et à la prise de Lavaur, où quelques hérétiques furent capturés. Il paraît que des hosties saignantes annoncèrent un peu partout, en France, la victoire des catholiques, mais cette croisade était un échec et l'Église l'avait bien senti, malgré la soumission de Roger II, de sorte qu'elle resta découragée

et que l'hérésie se développa avec une force accrue. Cependant, la lutte allait prendre une forme plus énergique, sous l'impulsion de Lothario Conti, qui venait d'accéder à la dignité papale à l'âge de trente-huit ans, sous le nom d'Innocent III.

Innocent III. – Sa personnalité domine le drame albigeois. Dès son accession au trône pontifical, en 1198, on le voit préoccupé des progrès effrayants du catharisme en France et en Italie. Très vite, il envoie deux délégués spéciaux en Languedoc, Raynier et Gui, munis de pleins pouvoirs. Ce ne fut qu'un échec ajouté à tant d'autres et il apparut au nouveau pape que, seule, une force extérieure au Languedoc, suppléerait à la carence des seigneurs méridionaux, mais il voulut essayer encore les moyens pacifiques. En 1202, Raynier fut remplacé, dans sa mission et ses pouvoirs, par F. Pierre de Castelnau, moine cistercien de l'abbaye de Fontfroide. Celui-ci se fit beaucoup d'ennemis en Languedoc, mais il obtint quelques résultats. En décembre 1203, il fit jurer aux consuls de Toulouse de garder la foi catholique. Ils promirent aussi de chasser les hérétiques de la ville. Bien entendu, ils n'en firent rien, à la grande colère de Pierre de Castelnau. Deux mois plus tard, ce dernier profita de la présence à Carcassonne de Pierre II, roi d'Aragon, pour y organiser une conférence à laquelle assistèrent, outre le roi et l'abbé de Fontfroide, l'évêque de Carcassonne, plusieurs autres prélats catholiques et un « évêque » hérétique, Bernard de Simorre, accompagné de 13 bons hommes. Il ne semble être rien sorti des discussions qui s'ensuivirent, sinon que Pierre II se convainquit du caractère hétérodoxe des dogmes cathares, et que Pierre de Castelnau prononça une condamnation qui n'eut pas plus d'effet que les précédentes. L'échec des envoyés d'Innocent III devenait de jour en jour plus évident. En outre, le clergé languedocien faisait preuve d'inertie, n'osant pas entrer en conflit avec une population entière. C'est alors que le pape décida de donner les pleins pouvoirs à ses légats, sans que ceux-ci eussent à en référer aux évêques locaux. F. Pierre de Castelnau et son associé F. Raoul n'eurent, désormais, de comptes à rendre qu'à Innocent III lui-même. Leur autorité dépassait celle du clergé local, mais en matière de lutte contre l'hérésie seulement. Ces pouvoirs spéciaux seront accordés plus tard aux frères dominicains et c'est ainsi que sera fondée la célèbre institution connue sous le nom d'Inquisition.

Saint Dominique. – Un nouveau légat fut bientôt adjoint à Pierre de Castelnau. Il s'agit du fameux Arnaud-Amalric, abbé de Cîteaux, qui

devait acquérir dans l'Histoire une si triste célébrité ; mais un autre personnage, dont le nom devait également devenir célèbre, entra en scène vers le milieu de l'année 1206. En juillet de cette année-là, passait en Languedoc, venant de Rome, Diégo, évêque d'Osma, en Espagne, accompagné du sous-prieur de son église, Dominique de Guzman. Tous deux rencontrèrent les légats qui leur firent part de leur lassitude et de leur découragement. Dominique crut alors avoir trouvé le moyen de lutter efficacement contre l'hérésie : il suffisait d'employer les mêmes armes que celles des hérétiques. Les bons hommes vivaient dans la pauvreté, ils n'avaient aucun bien, ils méprisaient les richesses et donnaient le plus parfait exemple de la foi qu'ils enseignaient. Ce genre de vie était propre à frapper l'imagination des foules et Dominique estimait que si le clergé revenait à la modestie et à la pauvreté des premiers temps de l'Église, les populations retourneraient à elle. Il avait sans doute raison, mais il était trop tard. Pierre de Castelnau, à qui Dominique conseillait de renoncer à une tenue et à un équipage pompeux, ne put s'y résoudre. Les habitudes étaient trop enracinées. Dominique parcourut alors le Languedoc comme un véritable diacre cathare, vivant dans la pauvreté, le dénuement, le jeûne, prêchant et entamant des discussions avec les bons hommes partout où il le pouvait. Malgré les miracles que lui attribue la tradition, les résultats de son action furent minimes. Les conversions restèrent rares et la seule conséquence de la mission de Dominique fut la fondation de l'ordre des frères prêcheurs, devenu plus tard celui des Dominicains. C'est aux membres de cet ordre que sera dévolu le rôle d'Inquisiteurs de la foi.

Plusieurs conférences contradictoires mirent aux prises Dominique et les principaux diacres cathares. La plus célèbre est celle de Pamiers. Au cours de la discussion, Esclarmonde, sœur du comte de Foix, convertie au catharisme, voulut prendre la parole, mais elle s'attira de F. Étienne de la Minia, la réponse bien connue : « Allez filer votre quenouille, madame ; il ne vous sied pas de prendre la parole sur de tels sujets ! » Pendant ce temps, Pierre de Castelnau, convaincu qu'il ne restait qu'un moyen, la force, essayait de grouper les seigneurs provençaux en une vaste coalition, sous le commandement de Raymond VI. Dépité par un nouvel échec, le légat excommunia définitivement ce dernier. Une violente dispute éclata entre les deux hommes, qui se séparèrent brouillés à mort. Pierre de Castelnau partit vers le Rhône avec l'intention, semble-t-il, de revenir auprès d'Innocent III. Le comte de Toulouse courut derrière lui, espérant peut-être une réconciliation. Enfin, à la suite de quelques

événements, dont les différents récits apparaissent assez contradictoires, éclata le coup de tonnerre annonciateur de l'orage : à l'aube du 15 janvier de l'an 1208, alors qu'il se disposait à traverser le Rhône, à Saint-Gilles, Pierre de Castelnau était assassiné par un inconnu, que l'on a toujours soupçonné d'avoir fait partie de la suite de Raymond VI.

Chapitre VI

La croisade des albigeois

Préliminaires. – À la nouvelle du meurtre de son légat, Innocent III demeura deux jours sans parler. Puis, il écrivit, pour ordonner de se croiser contre les hérétiques, aux archevêques de Narbonne, d'Arles, d'Embrun, d'Aix et de Vienne, aux comtes, aux barons et à tous les chevaliers de France, au roi Philippe-Auguste, à l'archevêque de Tours, à l'abbé de Cîteaux, aux évêques de Paris et de Nevers, etc. À vrai dire, tout ce monde était préparé, car Innocent III n'avait pas cessé, depuis son accession au trône pontifical, de harceler le monde occidental, en vue d'une croisade armée contre le Languedoc hérétique. Cette fois, la mesure était comble. En la personne du légat, c'était le pape lui-même et l'Église tout entière, qui venaient d'être blessés et insultés. Innocent III nomma un nouveau légat, son propre notaire ou secrétaire, Milon, dont le premier soin fut de réunir un concile à Montélimar et de citer le comte de Toulouse à Valence. Pendant ce temps, Arnaud-Amalric, abbé de Cîteaux, s'occupait de réunir l'armée des croisés à Lyon.

Raymond VI souscrivit à toutes les conditions imposées par le légat. Il fut ensuite autorisé à se croiser contre ses propres sujets et reçut l'absolution, après avoir subi la plus grande humiliation de sa vie. Nu jusqu'à la ceinture, fouetté en présence d'une foule considérable, sur les lieux mêmes où Pierre de Castelnau avait été assassiné, il offrit le triste spectacle d'un homme qui n'avait peut-être plus sa raison. Vingt ans plus tard, son fils subira les mêmes outrages, ce qui laisserait supposer qu'il existait une tare mentale dans la dynastie des Raymond. Après cette humiliation, Raymond VI put se joindre à l'armée des croisés, qui descendait la vallée du Rhône.

C'était l'une des plus importantes que l'on ait vu jusque-là en Europe. Les estimations varient avec les auteurs, mais on peut raisonnablement la chiffrer à 300 000 hommes. On y voyait des Flamands, des Normands, des Aquitains, des Bourguignons et des Allemands, conduits par les

archevêques de Reims, de Sens et de Rouen, les évêques d'Autun, de Clermont, de Nevers, de Bayeux, de Lisieux, de Chartres, etc. Parmi les grands seigneurs, on trouvait le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Bar, de Saint-Pol et des milliers de chevaliers et de barons. Cette armée était accompagnée d'une multitude de valets et de ribauds, gens douteux, recrutés n'importe où et n'importe comment, complètement indispensable de toutes les armées du Moyen Âge. On leur avait promis des indulgences et, à l'avance, le pardon, l'absolution pour tous les crimes qu'ils allaient commettre. De plus, ils allaient « châtier cette méchante et vaniteuse race des Provençaux, et faire cesser ces plaintes, pleines de licence et de mauvais propos, contre l'Apostole de Rome ». L'armée catholique passa le Rhône au commencement de juillet 1209 et s'avança jusqu'à Montpellier, où elle s'arrêta quelques jours.

Le massacre de Béziers. – Le premier exposé était le vicomte de Carcassonne et de Béziers, le jeune Raymond-Roger, de la lignée des Trencavel, alors âgé de vingt-cinq ans à peine. Effrayé de la menace que faisait peser sur ses terres l'avance des croisés, il se rendit à Montpellier, pour essayer de parlementer. Devant les légats, il protesta de son entière soumission à l'Église et de son horreur pour l'hérésie, mais tout fut inutile. L'occasion d'en finir une fois pour toutes était trop belle pour le clergé. Le vicomte se retira, comprenant qu'il ne lui restait plus qu'un moyen, résister de toutes ses forces. De passage à Béziers, il rassembla les principaux bourgeois de la ville et leur demanda de se battre avec courage, les assurant qu'il viendrait bientôt les secourir. Quant à lui, il allait à Carcassonne, où il était attendu, en compagnie de ses meilleurs chevaliers.

Les croisés partirent de Montpellier le 20 juillet 1209, et, le lendemain, les avant-gardes étaient en vue de Béziers. Par l'intermédiaire de leur évêque, les habitants furent sommés de livrer les hérétiques albigeois enfermés dans la ville, mais ils s'y refusèrent énergiquement et l'armée prit ses dispositions pour un siège en règle. Bien fortifiée, la cité aurait pu résister longtemps si une circonstance imprévue n'avait donné tout à coup une tournure tragique aux événements. Les ribauds commençaient à peine à organiser leurs campements, lorsqu'un groupe de défenseurs, exécutant une sortie, vint fondre sur eux. D'abord surpris, les ribauds se ressaisirent, résistent aux assaillants, sans doute trop peu nombreux, les repoussent jusqu'à la porte, laissée ouverte pour accueillir les fuyards et

réussissent à pénétrer à leur suite à l'intérieur de la ville. Une partie de l'armée en fait de même et le massacre commence. Éperdus, les habitants se réfugient dans les églises, les prêtres revêtent les habits sacerdotaux, le tocsin sonne, mais rien n'arrête la fureur des croisés ; 7 000 personnes sont massacrées dans la seule église de la Madeleine. Au massacre succède le pillage, puis l'incendie. La ville flamba durant deux jours. On ne signale pas un seul rescapé. Hérétiques, catholiques, femmes, enfants, tous furent confondus dans ce gigantesque massacre, qui rappelait les grands jours des invasions barbares.

Les chefs catholiques applaudirent à cette miraculeuse victoire et c'est à qui se plut davantage à exagérer le nombre des victimes. On est allé jusqu'au chiffre de 100 000, mais 30 000 paraît une estimation raisonnable. Il est un fait certain, c'est que l'on a tué *tous* les habitants. Au cours du massacre, se place une circonstance sur laquelle on a longuement disserté. Comme l'on demandait à l'abbé de Cîteaux de quelle façon les hérétiques seraient distingués des catholiques, de manière que ces derniers fussent épargnés, Arnaud Amalric aurait répondu : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. » Bien entendu, cette parole a été violemment controversée. La plupart des historiens l'estiment apocryphe, mais leurs arguments reposent, ici encore, sur des raisons sentimentales. Reproduite par un moine allemand, Césaire de Heisterbach, qui ne participait pas à la croisade, mais à qui elle a été rapportée, il n'existe aucune preuve historique, qu'elle n'ait pas été prononcée. Elle est, au contraire, cruellement confirmée par les faits. Quelle que soit l'autorité des auteurs qui en nient l'authenticité, il est sans doute prudent de s'en tenir à l'opinion du bénédictin Dom Vaissete, le grand historien de la province de Languedoc, lequel, sans l'accepter sans conditions, ne la révoque pas complètement en doute.

L'épouvantable massacre jeta la terreur dans les environs. Les châteaux insuffisamment défendus par la nature se rendirent ; les autres renforcèrent leurs défenses. Narbonne fut préservée. Le vicomte avait pris soin de prendre à l'avance des mesures contre les Albigeois, mais la ville dut payer une contribution et livrer toutes les fortifications et châteaux compris dans la vicomté. L'armée des croisés prit donc le chemin de Carcassonne où le vicomte Raymond-Roger s'était retranché.

Siège et prise de Carcassonne. – La célèbre Cité n'était pas alors ce qu'elle devint sous les règnes de Saint Louis et de Philippe le Hardi,

c'est-à-dire à peu près telle que nous la voyons aujourd'hui, avec ses deux enceintes et les formidables défenses édifiées dans la deuxième moitié du xiii^e siècle. Il n'existait qu'une seule enceinte, le château comtal et deux faubourg fortifiés, ou barbicanes, reliés à la Cité. La garnison était nombreuse et non pas composée, cette fois, de citoyens inexpérimentés, mais de braves chevaliers et de milices communales bien armées et disciplinées.

Dès le lendemain de leur arrivée, les croisés donnèrent l'assaut au premier faubourg et s'en emparèrent. La conquête du second fut plus dure. Pierrières et tours roulantes entrèrent en action, mais les assiégés parvinrent à les incendier. Une sape creusée sous les fondations d'une courtine fit alors s'écrouler des murailles et les assiégeants réussirent à s'emparer de la barbican après des combats furieux. La nuit suivante, les hommes de Raymond-Roger revinrent dans le faubourg, massacrèrent ses occupants et l'incendièrent. Sur ces entrefaites, Pierre II, roi d'Aragon, l'un des suzerains du vicomte, vint au camp des croisés, dans l'espoir d'obtenir une capitulation honorable pour son jeune vassal. Il fut bien accueilli par les chefs de l'armée catholique, mais il ne put obtenir que l'autorisation pour le vicomte, de sortir de la ville avec armes et bagages, lui treizième. Tous les autres habitants seraient livrés à la discrétion des croisés. À l'énoncé de cette condition, le jeune homme déclara qu'il préférerait se laisser écorcher vif plutôt que d'abandonner un seul de ses sujets. Pierre II se retira dans ses États et le siège se poursuivit. Plusieurs assauts se soldèrent par des pertes sensibles pour les assiégeants, que l'impatience commençait à gagner. Le siège aurait été sans doute levé, si le hasard ne s'en était mêlé. On était au mois d'août, et la sécheresse fit tarir les puits de la ville. Privés d'eau, les défenseurs n'eurent bientôt d'autre alternative que la capitulation.

Fig.1. - Carte du Languedoc  Figure 1

Raymond-Roger se rendit alors au camp des croisés, afin de parlementer. Que se passa-t-il ? On ne le sait pas exactement. Au mépris des lois de l'honneur et de la chevalerie, le vicomte aurait été retenu prisonnier. Consternés par cette trahison, les habitants auraient abandonné la Cité, avec la permission des croisés, disent les uns, par un souterrain, disent les autres (15 août 1209). Quoi qu'il en soit, l'ancien vicomté de Carcassonne, Béziers, Albi et Razès, avait été rayée de la carte politique en l'espace de quelques jours. Raymond VI, comte de Toulouse, avait

assisté à ces tragiques événements dans le camp des croisés, en simple spectateur. Il était cependant visible que le destin des Trencavel préfigurait celui des Raymond. Pour l'instant, la chute de Carcassonne et de Béziers posait un problème aux chefs catholiques : qui allait succéder à Raymond-Roger ? L'abbé de Cîteaux proposa successivement cette succession au duc de Bourgogne, aux comtes de Nevers et de Saint-Pol, mais tous refusèrent généreusement. La trahison dont avait été victime le vicomte répugnait, malgré tout, à leur tempérament de chevalier. Ils étaient venus pour exterminer les hérétiques et non pour déposséder les seigneurs méridionaux. En désespoir de cause, on offrit la vicomté à un chevalier qui s'était illustré pendant le siège. Il s'appelait Simon de Montfort.

En vérité, l'Église ne pouvait rencontrer un meilleur auxiliaire. Brave, grand entraîneur d'hommes, fanatique, cruel et ambitieux, il avait l'âme des futurs conquistadores. Avec sa poignée de fidèles et un moine, il aurait conquis des empires. Il était le fils de Simon, seigneur de Montfort-l'Amaury et d'Amicie, comtesse de Leicester, en Angleterre. Il devenait donc « vicomte de Carcassonne et de Béziers » mais, pour l'être vraiment, il fallait que disparût le véritable vicomte. C'était chose facile. Fin septembre 1209, Raymond-Roger mourut providentiellement dans une tour de la Cité, des suites d'une dysenterie, paraît-il. Il laissait un fils âgé de quatre ans, Raymond Trencavel, qu'il avait confié au comte de Foix.

La prise de Carcassonne avait achevé de jeter l'effroi et la consternation dans le pays. Bien qu'une partie de l'armée des croisés soit repartie, la quarantaine étant terminée, de nombreux châteaux se rendirent à Simon de Montfort et à l'abbé de Cîteaux. Furent du nombre Limoux, Montréal, Fanjeaux, Castres, Lombers, Albi, Pamiers, Saverdun, Saissac, etc. Le premier moment de terreur passé le Languedoc commença tout de même à se ressaisir. La conquête n'était pas totale et de nombreuses places, considérées comme inexpugnables, s'apprêtaient à résister. Nous ne saurions entrer dans le détail des opérations de Simon de Montfort qui, durant huit années, n'allait pas cesser de guerroyer. Nous nous contenterons d'indiquer les principales phases de cette lutte, au cours de laquelle le « Lion de la croisade » allait bénéficier d'une chance miraculeuse, mais lutte sans cesse renouvelée, qui le laissera de plus en plus affaibli et, en définitive, fatigué de batailles gagnées, sur des adversaires qui ne seront jamais vaincus.

La guerre des châteaux. – Un échec sous les tours de Cabaret, en février 1210, rendit Simon de Montfort prudent, et il attendit juin pour entreprendre le siège de Minerve. La place était entourée de gorges profondes, au milieu de causses désertiques, et défendue par une bonne garnison, commandée par Guillaume de Minerve. Le siège dura six semaines. Les assiégeants mirent en batterie des machines qui lançaient en bombe de gros boulets de pierre sur les remparts. L'action de l'une d'elles, une pierre géante, dont le tir coûtait 20 livres par jour, eut une action néfaste. Les défenseurs s'approvisionnaient en eau par un couloir maçonné, une sorte de caponnière, qui descendait jusqu'au fond de la gorge, où coulait un ruisseau. Le tir de la pierre détruisit ce chemin couvert et le drame de Carcassonne se renouvela. Les citernes se vidèrent. Guillaume de Minerve dut capituler. Les conditions étaient les suivantes : La forteresse serait livrée à Simon de Montfort. La garnison se retirerait libre, avec armes et bagages. Les Albigeois qui se trouvaient dans la place et qui renieraient l'hérésie auraient la vie sauve. À l'énoncé de cette dernière clause, l'un des principaux chevaliers de l'armée des croisés, Robert de Mauvoisin, fit entendre une protestation. Ils étaient là pour détruire les hérétiques et non pour leur faire grâce. Ceux de Minerve feraient semblant de se convertir et retourneraient ensuite à l'hérésie. Mais le légat Arnaud Amalric le rassura : « N'ayez aucune crainte, lui dit-il, bien peu se convertiront. » L'abbé de Cîteaux commençait à connaître les cathares. Ils étaient 150, hommes et femmes. Aucun ne renia sa foi et ils s'élançèrent eux-mêmes dans les flammes en chantant un cantique, « avec un courage digne d'une meilleure cause », écrivait le bénédictin Dom Vaissete.

La prise de Béziers avait demandé un jour, celle de Carcassonne, quinze et le siège de Minerve avait duré six semaines. Termes n'allait capituler qu'au bout de quatre mois d'un siège traversé d'alternatives et de péripéties dramatiques. Les difficultés des croisés augmentaient ; malheureusement, le manque de coordination entre les seigneurs méridionaux leur facilita singulièrement la tâche. Le moine Pierre de Vaux-Cernay, qui assista à ce siège célèbre, décrit ainsi le site de Termes : « Ce château était au territoire de Narbonne, et distant de 5 lieues de Carcassonne ; il était d'une force merveilleuse et incroyable, si bien qu'au jugement humain il paraissait du tout inexpugnable, étant situé au sommet d'une très haute montagne, sur une grande roche vive taillée à pic, entouré dans tout son pourtour d'abîmes très profonds et inaccessibles, d'où coulaient des eaux qui l'entouraient de toutes parts.

En outre, des rochers si énormes et pour ainsi dire inabornables ceignaient ces vallées que, si l'on voulait s'approcher du château, il fallait se précipiter dans l'abîme ; puis, pour ainsi parler, ramper vers le ciel. »

La forteresse était défendue par Raymond de Termes, qui commandait une garnison de 20 chevaliers et de 4 ou 500 routiers catalans. Il y avait aussi un ingénieur de machines de guerre car, toutes les fois que les assiégeants en dressèrent une contre la place, les défenseurs en firent de même, de sorte que l'action de ces engins, qui fut si efficace à Minerve, n'eut aucune influence à Termes. Les difficultés de Simon de Montfort étaient grandes. Les hommes du château de Cabaret harcelaient ses convois de ravitaillement jusque dans son camp. Ses troupes, lassées de ce siège interminable, étaient démoralisées et de nombreux soldats désertaient. Bref, au bout de trois mois, rien ne faisait prévoir que la place dut capituler. On était en novembre et l'hiver approchait. Le découragement s'emparait de tous. Un jour, les évêques de Dreux et de Beauvais signifièrent à Simon de Montfort qu'ils quittaient l'armée et retournaient chez eux. Le chef des croisés se jeta à leurs pieds, paraît-il, et les supplia de rester encore deux jours. Ils acceptèrent à regret. Or, le soir du deuxième jour, Raymond de Termes fit savoir aux croisés, qu'il désirait parlementer. Encore une fois, les citernes du château étaient vides.

Simon de Montfort était si découragé qu'il accepta toutes les conditions de Raymond de Termes, notamment de lui rendre son château à Pâques de l'année suivante. En attendant, la garnison devait l'évacuer le lendemain matin au petit jour. Raymond de Termes remonta vers son château pour faire ses préparatifs, mais voici que, dans la nuit, une pluie torrentielle se mit à tomber. Là-haut, les citernes débordèrent et lorsque, à l'aube, les envoyés de Simon de Montfort se présentèrent pour prendre livraison de la forteresse, ils furent accueillis par une volée de flèches et un refus ironique. Le siège continua, plus terrible qu'auparavant. Un matin, tandis que Simon de Montfort écoutait la messe, un boulet de pierre, lancé par une machine du château, vint tuer son chapelain. Une autre fois, un de ses chevaliers, qu'il tenait familièrement par l'épaule, fut décapité par un projectile de la même machine. Termes demeurait imprenable et le chef des croisés parlait d'abandonner la vie militaire et de se retirer dans un couvent lorsque, un matin, les assiégeants ne virent plus personne dans la place. Elle avait été abandonnée pendant la nuit.

Des rats s'étaient introduits dans les citernes vides, y étaient morts et leurs corps en putréfaction avaient contaminé l'eau apportée par la miraculeuse pluie. Beaucoup, parmi la garnison, étaient morts de dysenterie et c'est ainsi que Simon de Montfort s'empara de la forteresse dominatrice des Corbières.

La chute de Termes augmenta la confiance du chef des croisés, qui se crut assez fort, désormais, pour s'attaquer à ses puissants voisins, les comtes de Toulouse et de Foix. Mais, auparavant, il devait assurer sa conquête par la prise d'autres places fortes. Le 15 mars 1211, il entreprenait le siège de Lavaur, qui appartenait à une femme, Géralda de Lavaur. Elle avait fait de son château un asile pour les Albigeois et son frère, Aimeric de Montréal, commandait la garnison, composée de 80 chevaliers. C'est de ce siège que commence la longue lutte qui devait opposer Raymond VI, comte de Toulouse, et Roger-Bernard, comte de Foix, à Simon de Montfort. Un corps de 6 000 croisés allemands, qui se rendaient à Lavaur, fut taillé en pièces par Roger-Bernard. À la fin, les assiégeants réussirent à créer une brèche dans les murailles et pénétrèrent dans la place. Aimery de Montréal et ses 80 chevaliers furent pendus. Géralda de Lavaur « hérétique obstinée », dit la *Chronique*, fut précipitée vivante dans un puits, que l'on combla ensuite avec des pierres, jusqu'à ce que l'on n'entendit plus crier la malheureuse. Quant aux Albigeois, ils étaient plus de 400. On les invita vainement à se convertir et, comme à Minerve, ils allèrent au bûcher en chantant.

La lutte en rase campagne. – Sitôt après Lavaur, Simon de Montfort assiégea Toulouse, mais n'insista pas très longtemps. À quelques semaines de là, on le voit assiéger lui-même dans Castelnau, par les comtes de Toulouse et de Foix. L'affaire « se termina par une sanglante bataille où les deux camps revendiquèrent la victoire (sept. 1211). Après cette bataille, la guerre albigeoise passe dans sa phase politique. C'est vraiment la lutte du Nord contre le Midi. Bien que Philippe-Auguste se désintéresse totalement de l'affaire albigeoise, la possibilité se fait jour, pour la maison de France, d'agrandir le domaine royal à peu de frais. Les ambitions de Simon de Montfort inquiètent Pierre II, roi d'Aragon, et même le pape qui suspend provisoirement la croisade. Arnaud Amalric prend le titre, assez inattendu, de « duc de Narbonne », au grand désappointement du chef des croisés. Celui-ci, livré à ses propres forces, fait alors des prodiges.

Au commencement de septembre 1213, on le voit s'emparer du château de Muret. Son armée s'était considérablement affaiblie dans cette lutte d'usure, les renforts de croisés n'arrivaient plus de façon massive, et ses ennemis crurent alors le moment venu de lui porter un coup décisif. Pierre II venait enfin de se décider à entrer en guerre. Ses troupes et celles de Raymond VI se réunirent sous Muret, qu'elles commencèrent à assiéger. Simon, alors à Fanjeaux, se hâta de porter secours aux siens et s'enferme avec eux dans la place. Mais comprenant que l'issue d'un long siège lui serait défavorable, il décide de risquer son destin sur un coup de dés, et, à un contre dix, d'engager la bataille. À l'exemple de la plupart des batailles du Moyen Âge, la lutte qui s'engagea sous Muret, le 12 septembre 1213, ne fut qu'une mêlée confuse. Deux circonstances influèrent de façon décisive sur le sort de la journée. L'un des trois corps de Simon de Montfort, s'enfonçant comme un coin dans la masse des troupes aragonaises, réussit à arriver jusqu'au roi, qui fut tué après un combat longtemps indécis. Ensuite, le groupe commandé par Simon lui-même, ayant tourné l'ennemi par une manœuvre habile, fondit brusquement sur son flanc et transforma la défaite en déroute complète. La suite ne fut qu'un long massacre. Raymond VI et les siens se retirèrent dans Toulouse, laissant à Simon de Montfort une réputation d'invincibilité.

Les conséquences du désastre de Muret ne se firent pas attendre. Le légat Pierre de Bénévent obtint la soumission complète de tout ce qui n'était pas sous la domination directe de Simon de Montfort, Narbonne, Toulouse, Foix, le Comminges et le Roussillon. Et enfin, sans combat, sans qu'il leur en coûtât un seul homme, les croisés entrèrent dans Toulouse, celle que l'on a appelé la « Rome cathare », en juin 1215. Raymond VI et son jeune fils, Raymond VII, se retirèrent à la cour du roi d'Angleterre. On pouvait croire alors que le destin de l'Occitanie était définitivement fixé.

Le redressement du Languedoc. – Le 16 juillet 1216, Innocent III rendait compte à Dieu de ses actes et sa mort devait changer le cours des événements, du moins pour un certain temps. À cette nouvelle, le jeune Raymond VII débarque à Marseille, au grand enthousiasme des populations provençales. Il assiège aussitôt Beaucaire, défendu par le frère de Simon de Montfort, et l'oblige à capituler, malgré les efforts de celui-ci pour le dégager. Dépité, le chef de la croisade se retire à Nîmes, mais à la suite de ce revers, les Toulousains se révoltent. Simon de

Montfort accourt. Des barricades sont élevées dans les rues et les chevaliers français, peu habitués à ce genre de combat, sont chassés de la ville. Le 13 septembre 1217, Raymond VI fait son entrée dans la « cité rose », où ses sujets le reçoivent à genoux et en pleurant de joie.

Simon de Montfort ne pouvait supporter une telle humiliation. Il mit le siège devant la ville, jusqu'au jour où une pierre lancée par un mangonneau, pointé par une femme, dit la légende, vint mettre fin à la carrière du condottier. C'était le 25 juin 1218. Sa mort fut saluée d'une explosion d'enthousiasme, qui s'étendit des Alpes à l'Océan.

Son fils Amaury voulut continuer son œuvre, mais il manquait vraiment d'envergure, et n'allait pas tarder à succomber sous les coups de Raymond VI, malgré l'aide puissante de Louis VIII, fils de Philippe-Auguste. Vaincu à Bazièges et à Castelnaudary, mal secondé par le pape Honoré III, il offrit les conquêtes de son père à la maison de France, en janvier 1222. L'année suivante, mouraient successivement Roger-Bernard, comte de Foix, Raymond VI, comte de Toulouse et Philippe-Auguste, roi de France. Enfin, le 15 janvier 1224, l'ancien état de choses était à peu près revenu en Languedoc. Ce jour-là, Amaury de Montfort quittait définitivement la cité de Carcassonne et prenait la route de Paris, emportant le cadavre de son père cousu dans une peau de bœuf. Le lendemain, le jeune Raymond Trencavel, ce fils que le vicomte Raymond-Roger avait confié au comte de Foix, entra dans la ville. Ici, tombait le rideau sur le premier acte du drame albigeois.

Philippe-Auguste n'avait jamais voulu tremper dans cette affaire, retenu par des scrupules qui lui font honneur. Son fils, Louis VIII, aurait peut-être observé la même réserve, s'il avait eu une autre femme que l'ambitieuse Blanche de Castille. On peut dire que c'est elle, bien plus que son valétudinaire mari ou son fils, Louis IX, qui fit la conquête du Languedoc. Du reste, elle devait trouver un auxiliaire précieux en la personne du cardinal Romain de Saint-Ange, légat du pape Honoré III. Grâce à lui, toutes les tentatives de Raymond VII, en vue d'une réconciliation définitive avec l'Église, échouèrent. Bien plus, au concile de Bourges, tenu en décembre 1225, le comte de Toulouse fut déclaré ennemi du roi et de l'Église. Cela signifiait l'excommunication et la croisade contre lui-même et ses sujets. La tempête allait s'abattre une deuxième fois sur le Languedoc.

En mai 1226, Louis VIII, chef de cette nouvelle croisade, arrivait à Lyon et, le 10 juin, il mettait le siège devant Avignon. Ce fut un effondrement général en Occitanie. L'héroïque résistance d'Avignon, qui avait fermé ses portes au roi de France, ne sut pas galvaniser les populations méridionales. Et tandis que les croisés piétinaient sous ses remparts, Saint-Antonin, Béziers, Nîmes, Puylaurens, Castres, Carcassonne et Albi envoyaient leur soumission au roi. Et lorsque, enfin, Avignon capitula, la croisade ne fut plus qu'une sorte de promenade militaire.

Mais Louis VIII était malade, ce qui l'empêcha sans doute d'assiéger Toulouse. Son armée restait affaiblie par des épidémies contractées au siège d'Avignon. Ayant nommé un sénéchal à Carcassonne, à charge d'achever la pacification du pays, il reprit la route de France. Il ne termina pas la croisade et mourut à Montpensier, en Auvergne, sans avoir vu les belles provinces méridionales réunies à la couronne.

Chapitre VII

Le traité de Meaux et l'inquisition

La soumission de Raymond VII et le traité de Meaux. – Le voisinage d'Humbert de Beaujeu, le nouveau sénéchal de Carcassonne nommé par Louis VIII, fut pire que celui de Simon de Montfort, pour Raymond VII. Le représentant du roi avait l'esprit batailleur et faisait preuve d'une énergie peu commune. L'annexion de la vicomté de Carcassonne, Béziers, Albi et Razès était un fait accompli. Le comté de Toulouse demeurait encore indépendant, ainsi que diverses seigneuries de moindre importance, telles les vicomtés de Narbonne et de Fenouillèdes, ou le comté de Foix, mais Blanche de Castille allait s'employer sinon à annexer la totalité de ces terres, du moins à les placer sous une influence directe de la maison de France. Manœuvrant avec son habileté coutumière, elle devait, en plus, trouver un auxiliaire pour le moins inattendu, en la personne de Raymond VII lui-même.

En attendant que les événements prissent un tour décisif, la petite guerre des châteaux continuait. Humbert de Beaujeu assiégea celui de la Bécède, en Lauraguais. La place dans laquelle s'étaient réfugiés plusieurs bons hommes était défendue par deux vaillants chevaliers méridionaux, Pons de Villeneuve et Olivier de Termes, celui-ci est le fils de Raymond de Termes, qui avait soutenu un siège célèbre contre Simon de Montfort. Après une résistance vigoureuse, la forteresse fut abandonnée par ses défenseurs. Les cathares, qui paraissent avoir refusé de s'évader, et parmi lesquels se trouvait le diacre Gérard de La Motta, furent brûlés vifs (juill. 1227). Peu de temps après, le sénéchal assiégea Cabaret. On ne sait pas quand et comment il réussit à s'en rendre maître. Au siège de Varilhes, dans le comté de Foix, fut tué Gui de Montfort, frère de Simon. En guise de revanche, Raymond VII s'emparait de Saint-Paul-Cap-de-Joux, puis, de Castelsarrasin. Ces succès eurent le don de stimuler Humbert de Beaujeu, qui fit quelque temps la guerre à la manière de Simon de Montfort, détruisant les récoltes, incendiant les

villages, etc. Mais la paix, une paix peut-être plus terrible que la guerre, n'allait pas tarder à régner.

Le signal des capitulations fut donné par les frères Bernard et Olivier de Termes. Dans un acte daté de novembre 1228, ils faisaient abandon de leur grande forteresse des Corbières au roi de France. Après quoi, ils allèrent participer à la conquête de Majorque, en compagnie d'une nombreuse chevalerie méridionale et sous la bannière du roi d'Aragon. La soumission de Raymond VII est difficilement explicable, non point par le fait même – il en attendait l'occasion depuis longtemps –, mais par les humiliations qu'il eut à subir et les conditions exorbitantes auxquelles il dut souscrire. L'affaire paraît avoir été montée par trois personnages principaux : le légat Romain de Saint-Ange, Blanche de Castille et Pierre Amiel, archevêque de Narbonne, successeur d'Arnaud Amalric. Blanche de Castille comprit, sans doute, que la conquête du comté de Toulouse par les armes exigerait trop de sacrifices et qu'il valait mieux agir par la diplomatie. Ce fut donc elle qui fit les premières ouvertures de paix, comptant sur la lassitude de Raymond VII. Bien entendu, celui-ci accepta et se rendit à Meaux, où une entrevue avait été fixée.

Jusque-là, Raymond VII avait donné des preuves de courage, de décision, d'habileté même, et, pour tout dire, montré qu'il aurait pu laisser le souvenir d'un très grand prince. Il avait été le véritable vainqueur de Simon de Montfort et n'avait pas abdiqué devant Louis VIII. À quelles circonstances devons-nous le triste spectacle qu'il va brusquement nous offrir ? Pourquoi, parti de son Languedoc, sinon en vainqueur, du moins invaincu, devait-il revenir après avoir livré son pays, pieds et poings liés au roi et à l'Église ? S'il ne sombra pas momentanément dans la démence, il faut convenir que Blanche de Castille et le cardinal Romain de Saint-Ange firent preuve d'une habileté vraiment diabolique. Par le traité de Meaux, Raymond VII s'engageait :

- à demeurer fidèle au roi et à l'Église jusqu'à la mort et à purger son pays de l'hérésie ;
- à payer 2 marcs d'argent à ceux qui, par dénonciation ou autrement, permettraient de capturer un hérétique ;
- à garder la paix dans ses domaines, chasser les routiers et n'accorder aucune charge, aucun emploi, aucun grade, à ceux qui seraient soupçonnés d'attaches avec les hérétiques ;

- à restituer à l'Église tous les biens qu'elle possédait avant la croisade, et lui payer une indemnité de 10 000 marcs d'argent ;
- à distribuer une somme de 20 000 marcs d'argent à diverses abbayes ;
- à prendre la croix et aller servir cinq ans en Terre Sainte (par la suite, il fut dispensé de cette obligation) ;
- à traiter en amis tous ceux qui s'étaient déclarés pour les croisés ;
- à marier sa fille au frère de Louis IX, Alphonse de Poitiers (Raymond VII n'avait pas d'enfant mâle) ;
- à démanteler les fortifications de Toulouse et celles de 30 autres places ;
- à céder au roi la plupart des châteaux qui n'étaient pas démantelés ; enfin, le traité de Meaux délimitait les nouvelles frontières du comté de Toulouse, ramené au tiers environ de ce qu'il était auparavant.

Ayant signé toutes ces conventions, Raymond VII reçut publiquement l'absolution à Paris, sur le parvis de Notre-Dame. Le vainqueur de Simon de Montfort était en chemise, et lorsqu'il s'agenouilla devant le légat, on raconte qu'il éclata de rire, d'un rire qui ressemblait trop à celui d'un dément. Se souvint-il combien sa situation était comparable à celle de son père, vingt ans plus tôt, lorsque Raymond VI se laissait fouetter publiquement à Saint-Gilles ? Il revint à Toulouse en novembre 1229, au milieu de la consternation générale. Les commissaires du roi et de l'Église le remirent en possession d'une ville et de terres qu'il n'avait jamais perdues. Le troubadour Sicard de Marvejols pouvait alors écrire : « Hélas ! Béziers, Carcassonne – Provence et terre d'Agenais – Comme je vous ai vues ! – Et comme je vous vois ! »

Le concile de Toulouse. – Romain de Saint-Ange s'empressa de convoquer un grand concile à Toulouse, afin de régler les modalités d'application du traité de Meaux. C'est à cette assemblée que l'on fait habituellement remonter l'origine de l'Inquisition, bien que cette institution ait été déjà en germe dans quelques décisions antérieures ; 45 canons furent rédigés en vue de la recherche, de l'instruction et des punitions des cas d'hérésie. La procédure découlant de ces articles fut

désormais appliquée dans son ensemble. On pourrait donc presque dire, que l'Inquisition est l'œuvre du -cardinal-légit Romain de Saint-Ange. Il y a cependant une différence assez importante entre l'institution primitive, telle qu'elle sortit du concile de Toulouse, et celle que l'on verra à l'œuvre quelques années plus tard. À l'origine, l'instruction des procès d'hérésie restait du ressort des évêques et du clergé local, et l'on comprend combien la recherche des hérétiques était ralentie de ce fait. En effet, le clergé demeurait en contact avec les populations et toutes sortes de pressions pouvaient, à l'occasion, s'exercer sur les évêques, surtout lorsqu'il s'agissait de poursuivre un personnage tant soit peu important. Mais au bout de quelques années, un changement radical devait intervenir. Le clergé fut déchargé de la poursuite des hérétiques, au profit des frères Dominicains de l'ordre des frères-prêcheurs. Détail extrêmement important, ceux-ci n'eurent aucun compte à rendre à personne, même pas aux évêques, s'ils le jugeaient utile. Ils dépendaient directement de Rome, et leurs sentences ne pouvaient être cassées ou modifiées que par le pape. Ce pouvoir absolu, accordé à des hommes au fanatisme étroit, allait faire davantage pour l'extirpation du catharisme en Occitanie que des croisades meurtrières et coûteuses.

Le traité de Meaux et l'établissement de l'Inquisition assurèrent la paix pour de nombreuses années, en dehors de quelques soubresauts. C'est ainsi que le sénéchal de Toulouse, André de Chauvet, fut tué dans une forêt, au cours d'une embuscade tendue par des chevaliers protecteurs des hérétiques. La rigueur dont usaient les Inquisiteurs amena également quelques troubles, notamment à Narbonne. À Cordes, trois frères prêcheurs auraient été précipités dans un puits par la population. À Albi, les Inquisiteurs ayant voulu procéder à l'exhumation de cadavres d'hérétiques pour les faire brûler, ils en furent empêchés par les habitants. Il y eut aussi des remous à Toulouse, mais les frères Dominicains n'en poursuivirent pas moins leurs recherches, n'hésitant pas à citer devant leur tribunal, des personnages importants, comme le comte de Foix ou les seigneurs de la puissante maison d'Aniort.

La résistance. – Une sorte de résistance clandestine s'organisa, malgré tout. Ce mouvement se polarisa autour de deux centres principaux, Montségur et la vicomté de Fenouillèdes, sur la frontière du Roussillon. À Montségur, les cathares tinrent un synode en 1232. Au cours de cette réunion, il fut officiellement demandé à Ramon de Perella, seigneur du lieu et sympathisant du catharisme, d'accepter sur la montagne sainte, les

bons hommes et les croyants qui voudraient s'y réfugier. Après avoir longtemps hésité, Ramon de Perella y consentit. Son hésitation s'explique. Montségur n'allait-il pas se dresser contre deux puissances formidables, l'Église et le roi de France ? Ses impressionnantes défenses naturelles lui permettraient-elles de résister indéfiniment ? En attendant, la place elle-même et la garnison furent renforcées, grâce, surtout, au trésor des églises cathares, déposé dans les caves de la forteresse. À partir du traité de Meaux, Montségur possède un pouvoir d'attraction inimaginable sur les populations, dont les sympathies restent acquises au catharisme, en dépit de l'Inquisition. Les pèlerins, désireux d'écouter les sermons des bons hommes, affluent par milliers de tous les coins du Languedoc, et il est surprenant que les sénéchaux royaux n'aient fait aucune tentative pour essayer de s'emparer de la « synagogue de Satan », selon la pittoresque expression des chroniqueurs de l'époque. Il est vrai que la place avait un aspect propre à décourager les plus entreprenants.

Quant au centre de résistance du pays de Fenouillèdes, sa valeur tenait à deux causes. En premier lieu, le nombre et la force des châteaux qui le couvraient, dont quatre, Puylaurens, Fenouillet, Pierrepertuse et Quéribus étaient absolument imprenables. Ensuite, sa situation géographique, à cheval sur les confins de la France et de l'Aragon qui permettait aux seigneurs de Fenouillet de se dire, à l'occasion, les vassaux de Jaime I^{er}, de sorte que les sénéchaux de Saint Louis n'osaient guère se risquer sur leur territoire, de crainte de se mettre en conflit avec une puissance étrangère. Ajoutons que le vicomte Pierre de Fenouillet, ainsi que son principal lieutenant, Chabert de Barbera, étaient entièrement acquis à l'hérésie albigeoise. C'est surtout de l'aérienne forteresse de Quéribus que les bons hommes avaient fait leur refuge et le siège des églises clandestines. Enfin, quelques centres de résistances secondaires, tel celui de la région du pic de Nore, dans la Montagne Noire, furent promptement liquidés par les troupes royales.

En dehors des châteaux, les bons hommes n'avaient que la ressource de se cacher dans les forêts ou les grottes, situées dans les parties reculées des massifs montagneux. Mais, dénoncés, pourchassés et traqués, ils finissaient, un jour ou l'autre, par tomber dans les filets de l'Inquisition. Peut-être étaient-ils plus en sécurité dans les villes où ils comptaient de nombreux amis. Pourtant, très souvent, les bons hommes descendaient de leurs refuges imprenables, sous bonne escorte, afin de consoler quelque mourant dans les campagnes du Toulousain ou du Carcassès. Nous avons

cité le célèbre Guilhabert de Castres, la figure la plus marquante du catharisme occitan, signalé comme ayant administré le *consolamentum* ou prêché dans plusieurs centaines de localités différentes du Languedoc, sous le nez des Inquisiteurs.

Ceux-ci étaient parfois informés, la chose faite. Il aurait fallu organiser de coûteuses expéditions pour s'emparer de Montségur ou de Quéribus. Raymond VII n'était guère d'humeur à s'en occuper, bien qu'il y ait été fortement encouragé par le clergé. Le peu d'activité qu'il manifestait se bornait à faire la petite guerre contre le comte de Provence, et à protester régulièrement, auprès du pape, contre les agissements des Inquisiteurs. C'est ainsi du reste, qu'il put, volontairement ou non, favoriser ses malheureux sujets dans une certaine mesure. En essayant de conserver au clergé local la charge de la lutte contre les hérétiques, il aidait les bons hommes et les croyants, les évêques faisant preuve de moins de sévérité et d'obstination que les frères Dominicains. De cette façon, il réussit, pendant quelques années, à protéger indirectement les cathares, mais il dut parfois y mettre le prix. Par exemple, il fit amener de Montségur, le diacre albigeois Johan Cambitor, ainsi que trois autres hérétiques, et les condamna à être brûlés vifs. Il obtint la suspension de l'Inquisition dans ses États pour quatre ans, de 1237 à 1241. En définitive, seuls, les sénéchaux royaux auraient pu intervenir avec efficacité. Nul doute qu'ils ne l'auraient fait si de nouveaux tracas n'étaient venus subitement troubler leur quiétude.

Raymond Trencavel. – Au cours de l'été de l'an 1240, une armée surgit tout à coup des Corbières méridionales. Elle s'était rassemblée en secret, à l'abri des grandes places de la vicomté de Fenouillèdes. On y trouve tous les *faydits*, c'est-à-dire les chevaliers dépossédés de l'ancienne vicomté de Carcassonne et de Béziers, les seigneurs de Termes, de Villeneuve, de Fenouillet, de Mirepoix, de Barbera, de Serrelongue, de Saissac, de Pierrepertuse, de Capendu et une foule d'autres. Elle est renforcée d'un important corps d'infanterie aragonnaise, la meilleure de l'époque, pleine d'enthousiasme et pourvue d'un matériel de siège complet. Enfin, elle est commandée par Raymond Trencavel, le vicomte dépossédé, qui essaye de reconquérir sur le roi de France ses anciens domaines.

Rien ne laissait prévoir une telle attaque. Sa soudaineté surprit tout le monde et paralysa les résistances. L'armée de Trencavel eut vite fait de

traverser les Corbières et de déboucher dans le Carcassès. Ici le vicomte commit une première faute. Au lieu d'assiéger la Cité, que le sénéchal Guillaume des Ormes n'avait pas encore eu le temps d'approvisionner et de renforcer, il crut mieux faire de battre la campagne pendant quelques jours, s'assurant ainsi des succès faciles, mais d'aucun secours pour son entreprise. Il s'empara de cette façon des châteaux de Limoux, de Saissac, de Montolieu, de Montréal, etc. La plupart lui ouvrirent leurs portes et il perdit des heures précieuses, en emportant les autres par la force. Après quoi, il se présenta devant Carcassonne. C'était au début de septembre et il était bien trop tard : Guillaume des Ormes avait eu déjà le temps de prendre toutes les précautions nécessaires.

Le sénéchal s'était adressé d'abord à Raymond VII, qui avait poliment refusé de lui porter secours. Il est même très probable que le comte avait secrètement encouragé Trencavel, bien qu'il ne lui ait apporté aucune aide militaire. Mais Guillaume des Ormes avait, surtout, renforcé et approvisionné la Cité en vue d'un long siège. Comme, d'autre part, il avait immédiatement expédié un courrier à Paris pour demander du renfort, sa situation, au milieu d'un pays en pleine effervescence, n'était pas tellement mauvaise.

Le siège de 1240, par Raymond Trencavel, est certainement le plus terrible que la prestigieuse Cité ait subi au cours de sa longue histoire. Les traces des bouleversements occasionnés aux fortifications par les assiégeants se voient encore sur la partie de l'enceinte intérieure qui n'a pas été reprise par Philippe le Hardi. Mieux que le rapport du sénéchal à Blanche de Castille, ces traces témoignent de la violence de la bataille. Trencavel n'eut aucune peine à s'emparer du faubourg, dont les habitants lui ouvrirent les portes, et l'attaque contre la Cité proprement dite commença aussitôt. Tous les moyens dont on disposait pour attaquer une place forte furent mis en œuvre. Les mines, principalement, risquèrent de faire pencher la balance. Des courtines s'écroulèrent et des tours vacillèrent sur leurs fondations. Les assaillants s'élancèrent à travers les brèches, mais les défenseurs, prévenus par le bruit des travaux souterrains, avaient eu le temps de dresser de nouvelles défenses en deçà des parties écroulées. Pendant ce temps, une armée de secours, commandée par Jehan de Belmont, chambellan de Louis IX, s'approchait à marches forcées. Averti de cette avance, Trencavel ordonna une attaque générale, qui se développa durant plusieurs heures, sur tous les fronts de

la Cité. Elle fut péniblement contenue et il ne restait plus au vicomte qu'à lever le siège (11 oct. 1240).

Trencavel commit ensuite une deuxième faute. Au lieu de se retirer vers le sud, où la complexité du système montagneux des Corbières, ainsi que de nombreuses places lui offraient des facilités de résistance et des points d'appui sûrs, il jugea plus habile de battre en retraite vers l'ouest, sans doute dans l'espoir de trouver des secours dans le comté de Toulouse. Il n'alla pas loin. Rapidement accroché par Jehan de Belmont, il n'eut que la ressource de s'enfermer dans Montréal. La position n'est pas très forte, mais elle fut vigoureusement défendue, si bien, que lorsque les comtes de Toulouse et de Foix se présentèrent au camp des Français, afin d'obtenir pour Trencavel des conditions honorables, leurs propositions furent écoutées favorablement. Le vicomte et ce qu'il restait de ses gens purent se retirer, avec armes et bagages en Aragon.

Dans leur marche vers le sud les débris de l'armée Trencavel étaient talonnés par Jehan de Belmont, qui récupéra au passage plusieurs châteaux, Limoux, Alet, Bue, La Roque de Fa et autres. Poursuivant sa marche, l'armée française arriva bientôt devant les grandes forteresses du Fenouillèdes. La première à laquelle ils se heurtèrent était Pierrepertuse. Il est certain que Jehan de Belmont ne songea pas un instant, à un siège en règle d'une place aussi formidable. Déjà, une circonvallation complète, longue de plusieurs kilomètres aurait exigé des effectifs importants. Les camps ne pouvaient être établis qu'à une altitude inférieure de 3 ou 400 mètres à celle des fortifications. Seuls, quelques détachements auraient eu la possibilité de s'aventurer sur les pentes abruptes d'une vaste montagne, dominée par une vertigineuse falaise, elle-même couronnée par les courtines et les donjons. Rien d'autre que la faim, la soif ou la trahison, ne pouvait faire capituler cette forteresse, l'une des plus aériennes du Languedoc-Roussillon. Jehan de Belmont préféra négocier et, le 16 novembre 1240, Guilhem de Pierrepertuse rendait la plus forte place de la chrétienté au roi de France, moyennant des compensations et le pardon total du passé. En même temps, se soumirent quelques autres seigneurs récalcitrants, en particulier, les redoutables frères d'Aniort, que l'on appelait les « maudits » et qui rendirent également à Saint Louis leurs châteaux des gorges du Rebenty. Cette année-là, l'hiver fut particulièrement rude, paraît-il. C'est sans doute pourquoi Jehan de Belmont ne jugea pas prudent d'aller se mesurer avec les autres grandes places de la région, Quéribus, Fenouillet

ou Puylaurens. Durant toutes ces opérations, on ne signale aucun diacre cathare capturé et brûlé vif. Il est probable que, s'il y en eut dans les places assiégées, des chevaliers dévoués se chargèrent de leur faire franchir le blocus de l'armée royale.

Avignonet et la révolte de Raymond VII. – Le comte de Toulouse s'était contenté d'opposer la force d'inertie à ces graves événements. Selon toute évidence, son intervention aurait pu changer le cours des choses, et l'on pourrait croire qu'il se tenait sagement dans les limites imposées par le traité de Meaux. Or, il n'en était rien. Ses intentions – on en a la preuve – tendaient alors à secouer le joug de la maison de France et de l'Église, et l'on ne comprend vraiment pas pourquoi il avait assisté en spectateur à la défaite de Trencavel, comme son père avait assisté à celle de Raymond-Roger. Si l'Histoire est un éternel recommencement, il faut reconnaître qu'elle n'a jamais été un enseignement.

Le 14 mars 1241, Raymond VII eut une entrevue à Montargis avec Louis IX auquel il renouvela toutes sortes de serments, allant jusqu'à lui promettre d'assiéger Montségur. Ce qu'il fit, d'ailleurs, mais l'affaire se borna à une sorte de démonstration sous la montagne sainte du catharisme. Et Raymond VII put ensuite affirmer aux Inquisiteurs, que Montségur était réellement imprenable. Six mois plus tard, il signait un traité d'alliance avec Hugues de Lusignan, comte de la Marche et ce traité, d'allure offensive et défensive, était dirigé contre le roi de France. À partir de là, nous le voyons faire preuve d'une activité, disons même d'une habileté, vraiment surprenante. Parallèlement à ses efforts pour obtenir l'autorisation de se remarier – sans doute dans l'espoir d'avoir un enfant du sexe masculin – il réussit à faire entrer dans une vaste coalition, les rois de Castille, de Navarre, d'Aragon et même ce malheureux Trencavel, qui n'avait guère plus que sa propre personne à lui offrir. Enfin, Henri III, roi d'Angleterre ayant promis son concours effectif, Raymond VII crut le moment venu de faire connaître publiquement ses intentions. Il convoqua les principaux notables et chevaliers de ses États, et les informa qu'il avait décidé de se soustraire définitivement aux conditions du traité de Meaux. Les populations méridionales, qui espéraient cela depuis plus de dix ans, l'assurèrent d'un dévouement total. Tout le monde n'attendait plus que le signal de la révolte. Il fut donné par un nouveau coup de tonnerre, celui d'Avignonet.

Nous avons dit que les frères-prêcheurs n'exerçaient plus aucune activité depuis 1237. Le 20 avril 1241, le pape Grégoire IX, qui avait suspendu leurs procédures, était mort et ils en profitèrent pour reprendre leur tâche. En décembre 1241, ils réussirent à faire brûler vifs plusieurs hérétiques à Lavaur, et poursuivirent l'instruction des procès dans d'autres localités, semant la terreur sur leur passage. En mai 1242, F. Arnaud Guilhem, de Montpellier, et F. Étienne, de Narbonne, se trouvaient à Avignonet, petite localité du Lauraguais, située sur les terres du comte de Toulouse. Leur tribunal était composé de onze personnages, parmi lesquels les frères Bernard de Roquefort, Garsias d'Aure et Raymond Carbonerii, Raymond de Costiran, chanoine régulier de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, un notaire et des huissiers. Tous logeaient au château d'Avignonet, que commandait Ramon d'Alfaro, bayle de Raymond VII. Un message est envoyé à Pierre-Roger de Mirepoix, chef de la garnison de Montségur. Celui-ci réunit à la hâte une cinquantaine de chevaliers et de sergents d'armes, et la troupe prend la direction d'Avignonet. Chemin faisant, des renforts viennent encore grossir le groupe, car le bruit du complot s'était répandu, mais il ne se trouva personne pour avertir les Inquisiteurs. Raymond d'Alfaro attendait les conjurés... À la lueur des torches, il les guide lui-même jusques aux chambres où dormaient F. Arnaud et ses compagnons. Quelques coups de haches font tomber les portes et, bientôt, tous les membres du terrible tribunal, y compris le notaire et les huissiers, gisent à terre, le crâne fracassé et le corps transpercé par les épées et les lances. La plupart des meurtriers ont à venger un parent et c'est à qui portera les coups les plus mortels. Des groupes de cavaliers s'étaient portés sur les chemins qui aboutissaient à Avignonet, de façon à surprendre les Inquisiteurs, si ceux-ci, avertis à temps, avaient décidé de s'enfuir. Le guetapens avait donc été bien préparé, et tandis que les hommes de Montségur reprenaient la route de leur nid d'aigle, ce fut, dans tout le Languedoc, un long cri d'enthousiasme et de joie.

Si le massacre d'Avignonet mit le comble à la fureur de Blanche de Castille et du clergé, il fut, comme nous le disions, le signal d'une insurrection à peu près générale. Pendant qu'Henri III débarquait à Royan, Raymond VII s'emparait d'une partie de la province, mais la riposte de Saint Louis fut foudroyante. En un rien de temps, il se débarrassa du comte de la Marche. Bon prince, il lui pardonna, le prit à son service et se retourna contre Henri III. Les deux journées de Taillebourg et de Saintes (20 et 24 juill. 1242) furent décisives, et le roi

d'Angleterre se retira à Bordeaux. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les échecs de ses alliés ne découragèrent nullement Raymond VII, décidé à jouer toutes ses chances, pour une fois.

Aussitôt après le massacre d'Avignonet, l'Inquisition s'était empressée d'excommunier le comte de Toulouse. Pierre Amiel, archevêque de Narbonne, en avait fait de même. La culpabilité de Raymond VII dans cette affaire apparaissait, en effet, comme à peu près certaine. Son bayle, Ramon d'Alfaro, n'avait-il pas dit lui-même aux conjurés qu'il agissait sur l'ordre du comte ? Mais celui-ci ne se souciait guère d'être excommunié, à ce moment-là. Des succès faciles lui firent sans doute croire que la partie était gagnée. Cependant, si Nîmes, Albi, le Razès, le Termenès s'étaient spontanément ralliés à lui, les troupes royales tenaient solidement position à Carcassonne et à Béziers. Devant une défection à peu près générale de ceux qui lui avaient promis leur concours, il ne lui resta bientôt plus d'autre alternative que d'implorer le pardon de Saint Louis et de l'Église. Le roi pouvait se montrer généreux. Préoccupé par ses projets de croisade en Terre Sainte, il envisageait d'emmener avec lui quelques uns des turbulents chevaliers méridionaux. Quant au pardon de l'Église, c'était une autre affaire. L'Inquisition n'oublierait jamais Avignonet, tant que les meurtriers ne seraient pas punis. Il fallait donc détruire Montségur, mais à ce sujet, l'Église n'insista point auprès du comte. On le laissa partir à Rome, obtenir, comme il le pourrait, la levée des sentences d'excommunication. La destruction de Montségur allait être confiée au sénéchal de Carcassonne, Hugues des Arcis. Blanche de Castille avait ordonné que l'on « tranchât la tête du dragon », c'est-à-dire que l'on s'emparât de la montagne sacrée des hérétiques albigeois.

Avant de partir à Rome, Raymond VII avait réglé sa situation avec le roi de France. Tout d'abord, il voulut prendre la chose de haut, mais il suffit à Saint Louis d'envoyer Humbert de Beaujeu sur les frontières du Quercy, pour que le comte se soumît sans conditions. La paix, une paix définitive, cette fois, fut signée à Lorris, en janvier 1243. Raymond VII s'en remettait, ainsi que ses sujets et ses alliés, à la miséricorde royale ; il promettait de faire prêter serment de fidélité à la maison de France, par tous les habitants et les chevaliers de ses États ; il remettait entre les mains des sénéchaux plusieurs forteresses ; de plus, il jurait d'observer les conditions du traité de Meaux et de combattre l'hérésie de toutes ses forces. Le vicomte de Narbonne, le comte de Foix et divers autres seigneurs vinrent également à Lorris, où ils se soumirent à leur tour sans

condition. Trois ans plus tard, Raymond Trencavel devait céder tous ses droits sur l'ancienne vicomté de Carcassonne et de Béziers, en échange de quelques livres de rente. Enfin, en 1248, Raymond VII mourait sans enfant mâle et tous ses biens passaient à sa fille, mariée à Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX. C'est ainsi que le Languedoc sera réuni à la couronne de France.

Le traité de Lorris avait donc sonné le glas de l'indépendance occitane, mais tout ne s'était pas terminé avec cette paix. Il restait encore aux sénéchaux du roi à s'emparer de deux places inexpugnables, Montségur et Quéribus. Les opérations nécessitées par la prise de ces forteresses allaient coûter autant d'effort que de véritables croisades.

Chapitre VIII

Montségur et les dernières résistances

Siège et prise de Montségur. – C'est dans les premiers jours du mois de mai de l'an 1243 que les guetteurs de Montségur virent s'approcher l'avant-garde d'une armée de 10 000 hommes. À côté de la bannière du sénéchal de Carcassonne, Hugues des Arcis, flottait celle de Pierre Amiel, archevêque de Narbonne et chef religieux de cette nouvelle croisade. L'armée prit lentement ses quartiers, s'étirant en une sorte d'ellipse, qui ceinturait la montagne, sauf du côté oriental, où une profonde gorge, creusée par un torrent descendu du Tabor, offrait un terrain trop abrupt. Dans un paysage aussi tourmenté, les divers campements étaient loin de se trouver tous dans un même plan. Une dénivellation de 4 ou 500 mètres séparait, par exemple, ceux établis sur le versant sud-est, des campements du versant opposé. Devant tous les postes, se dressaient des falaises verticales, paraissant défier toute escalade. Au point culminant de la montagne, les pauvres cabanes des « Parfaits » et des sergents d'armes se pressaient contre les murailles du temple, l'ensemble étant clôturé par une forte palissade de bois, qui contournait les abîmes presque en entier.

Là s'étaient réfugiés de nombreux diacres cathares, Raymond Agulher, Pierre Bonnet, Amiel Aicart, Pierre de Saint-Martin et une foule d'autres. Tous reconnaissaient la suprématie spirituelle de Bertrand d'en Marti, qui avait remplacé Guilhabert de Castres, mort vers 1240. Une cinquantaine de « Parfaites » avait également élu domicile sur la montagne. La garnison était composée d'une quinzaine de chevaliers, avec leurs écuyers et d'une centaine de sergents d'armes. Pierre-Roger de Mirepoix commandait cette garnison, formée d'hommes triés sur le volet, pour la plupart. Beaucoup avaient leur famille enfermée avec eux dans la place. Enfin, une foule d'autres personnes, sans doute de celles

qui se trouvaient sous le coup d'une condamnation des Inquisiteurs, ou qui s'étaient compromises au cours des événements précédents, révoltes, attentats, etc., avait également cherché refuge à Montségur. Avec Ramon de Perella, sa famille et ses serviteurs, cela faisait en tout 4 à 500 personnes.

Commencé en mai, le siège n'était pas plus avancé six mois plus tard. Quelques engagements s'étaient produits aux endroits les moins vertigineux, mais sans résultat, la nature du terrain permettant à une poignée d'hommes de résister à une armée entière. D'ailleurs, Montségur ne restait pas isolé du reste du monde. Tout au long du siège, on signale un important va-et-vient entre la citadelle et l'extérieur. La nuit, des groupes d'hommes d'armes forçaient le blocus de l'armée royale et, conduits par des hommes sûrs, arrivaient jusqu'à la forteresse, en empruntant des sentiers secrets. Parfois, c'étaient des messagers venus du Languedoc et même d'Italie, qui portaient des lettres à Bertrand d'en Marti. Les difficultés du sénéchal restaient imputables à la nature du terrain, abrupt et tourmenté à l'extrême, empêchant l'utilisation de tous les moyens, connus à l'époque, pour faire capituler une place assiégée. On fit alors appel à un corps de montagnards du Pays basque.

Le puy ou pog de Montségur est un énorme bloc calcaire long de près de 1 km et d'une largeur variant de 3 à 500 mètres. Ce bloc s'incline fortement vers l'est pour former un plateau très escarpé, couronnant lui-même les falaises verticales. Sur le versant méridional, il existe une sorte de diaclase oblique, qui part du terrain accessible et aboutit à ce plateau, à une altitude inférieure de 150 mètres à celle du château. C'est par là que les volontaires basques réussirent à prendre pied sur le mont et à s'y maintenir (nov. 1243). Cela n'alla pas sans mal pour eux, mais ils avaient l'avantage du nombre et les combats eurent lieu sur l'un des rares endroits où le terrain est un peu moins abrupt qu'ailleurs. L'avantage assuré aux assaillants par cette action restait minime. Ils se heurtaient à d'autres à-pics, à cette différence que ceux-ci étaient moins élevés. Cependant, ils purent mettre en batterie un trébuchet qui, malgré sa position en contre-bas, parvint à expédier quelques petits boulets de pierre dans la barbacane orientale du château.

À l'est de la forteresse proprement dite, la plate-forme sommitale se prolonge par une crête, large de quelques mètres à peine, qui domine, au nord et au sud, de formidables falaises verticales, hautes de plus de 100

mètres. Cette crête n'était pas fortifiée, du moins sur la partie qui regarde le versant méridional, mais une barbacane, dite « tour de l'est », couvrait son extrémité. C'est cet ouvrage que les assiégeants essayaient péniblement de bombarder. En ce mois de novembre, le sénéchal avait reçu un sérieux renfort, en la personne de l'évêque d'Albi, Durant, remarquable ingénieur de machines de siège. Mais cet avantage fut rapidement compensé par les assiégés. Une nuit, ceux-ci virent arriver dans leurs murs l'ingénieur Bertrand de la Beccalaria, de Capdenac, qui avait forcé le blocus de l'armée royale.

Le siège de Montségur aurait sans doute duré encore longtemps et peut-être aurait-il été levé si, à la suite de circonstances inconnues, le sénéchal n'avait eu la possibilité d'utiliser la plus redoutable de toutes les armes, la trahison. Durant une longue nuit de décembre ou de janvier, un groupe de volontaires armés à la légère s'engagea dans les effarantes falaises méridionales, sous la crête de l'est. Un guide connaissant un chemin secret les conduisait. Ils arrivèrent sur la crête, non munie de défenses en cet endroit, et eurent tôt fait de massacrer les gardiens de la barbacane. Les Basques, en attente sous l'ouvrage avancé, s'élancèrent à leur tour et malgré une violente réaction de la garnison, demeurèrent maîtres de la position. Une chronique rapporte que, le jour venu, les volontaires de l'escalade nocturne sursautèrent d'horreur à la vue de l'invraisemblable chemin gravi pendant la nuit. Jamais, assurèrent-ils à leurs camarades, ils n'auraient osé s'y aventurer de jour.

Cette fois, la situation de la place s'était brusquement aggravée. Sans perdre un instant, l'évêque d'Albi avait commencé le montage d'une pierrière, à 80 mètres à peine du château. Cette machine allait déverser, à l'intérieur de la place, des boulets de pierre de 60 à 80 livres. En accord avec les chefs de l'Église cathare, Pierre-Roger de Mirepoix fit alors évacuer le trésor de Montségur. Grâce à la complicité de quelques sentinelles de l'armée assiégeante, une grande quantité d'or et d'argent fut transportée dans une grotte fortifiée de la haute vallée de l'Ariège et, ensuite, au château d'Usson, dans le Donnézan. Là, les porteurs du trésor essayèrent de recruter une troupe d'élite, qui se jetterait dans Montségur, après avoir balayé les croisés de la crête orientale. Corbario, un hardi chef de routiers catalans, se chargea de conduire l'opération, mais la tentative échoua, sans doute parce que ses hommes s'étant égarés dans la nuit, au fond de la gorge du Lasset, la troupe ne put prendre pied au grand complet sur l'une des vertigineuses corniches. Cependant,

l'évêque d'Albi martelait sans arrêt la place avec sa pierre, et il apparut aux assiégés que la capitulation devenait inévitable. La citadelle cathare tint encore deux mois. Puis, après l'échec sanglant d'une dernière sortie dirigée contre la machine, Pierre-Roger et Ramon de Perella firent connaître au sénéchal à quelles conditions ils acceptaient de rendre Montségur. Les assiégeants étaient tellement excédés par ce siège interminable, les pertes et les frais étaient si élevés que Pierre Amiel, Hugues des Arcis et l'Inquisiteur F. Ferrier acceptèrent la plupart de ces conditions.

Les hérétiques et les personnes qui ne renieraient pas le catharisme seraient livrés au bûcher. Toutes les autres personnes resteraient libres, moyennant une confession sincère de leurs « fautes ». Les combattants sortiraient libres, avec armes et bagages et aucune sanction ne serait prise pour participation au meurtre d'Avignonet. Les pourparlers ayant été entamés le 1^{er} mars 1244, la place serait rendue quinze jours plus tard, ceci, peut-être, pour permettre aux cathares de célébrer une fête manichéenne, qui tombait à l'équinoxe de printemps. Les hérétiques de Montségur furent brûlés vifs le 16 mars de l'an 1244, dans un gigantesque bûcher, dressé au pied de la montagne. Ils étaient 210. Dans la lugubre procession conduite par Bertrand d'en Marti, figurait un groupe particulièrement émouvant. C'était celui formé par la jeune Esclarmonde de Perella, fille du seigneur de Montségur, sa mère Corba de Perella et sa grand-mère, Marquésia de Lantar, représentation tragique des trois générations qui virent l'apogée et la ruine d'une civilisation. Enfin, durant la nuit qui suivit cet autodafé, Pierre-Roger fit évader quatre Parfaits, qu'il avait au préalable cachés dans un souterrain du château. Ces quatre hommes savaient où avait été dissimulée une partie du trésor des hérétiques et on les fit descendre, à bout de câbles, le long de la grande paroi occidentale de la montagne. Probablement ils étaient chargés de sauver les livres sacrés des cathares.

En même temps qu'elle supprimait un important centre de résistance armée, la chute de Montségur porta un coup fatal au catharisme occitan, mais le prestige de la montagne sacrée ne devait pas s'éteindre avec le bûcher du 16 mars 1244. Symbole de la croisade des Albigeois, sans doute aussi du catharisme, Montségur n'a cessé de passionner tous ceux qui se sont penchés sur ce drame. De nombreuses questions soulevées par son histoire n'ont pas encore reçu de réponses et, même de nos jours,

nombreux sont ceux qui se sentent attirés par ce haut-lieu et viennent interroger le sphinx.

Le temple des Albigeois. – Le château de Montségur offre un aspect tout à fait étrange. En dehors de sa situation au sommet d'une montagne extrêmement escarpée, bien peu d'éléments permettent de lui conférer le titre de château fort. Une porte monumentale, des murs dépourvus d'archères et probablement de crénelage, sauf sur le mur oriental, l'absence de toutes dispositions de flanquement et de toute valeur stratégique, font de cette construction, un monument unique, difficilement assimilable à tous les vestiges connus du Moyen Âge. Il se réduit à un grand coffre de pierre, une espèce de sarcophage de forme pentagonale, accolé à une petite construction sur plan barlong, que l'on appelle « donjon », faute d'expression mieux appropriée. Ajoutons que les ruines sont loin d'occuper toute la surface disponible au sommet de la montagne. Ces remarques, auxquelles s'en ajouteraient bien d'autres, donnent à penser que le monument se présenterait sous un aspect très différent si, à l'origine, on avait voulu édifier là-haut une construction destinée à la défense.

Les Albigeois, on le sait, demandèrent à Ramon de Perella, vers 1204, de réédifier Montségur. Auparavant, la construction tombait en ruines. On a suggéré que cette demande avait été faite par les bons hommes, en vue de s'assurer un refuge sûr, contre les menaces du Vatican. Or, les cathares fréquentaient ce haut-lieu avant 1204. De plus, cette date coïncide avec l'apogée du catharisme en Languedoc. Enfin, tout au long de l'histoire de la croisade, on voit les Albigeois attacher une importance exceptionnelle à ce sarcophage de pierre, eux, pour qui rien ne comptait que l'esprit, si bien que l'on arrive à croire que Montségur ne fut pas autre chose qu'un temple, un monument consacré au culte, avant de devenir, sous la pression des événements, un lieu de défense.

Plan du château de Montségur montrant les alignements sur le lever du soleil au solstice d'hiver. Les points h', a' et d' sont respectivement les milieux des murs h a, a b et d e.  Figure 1

Quoi qu'il en soit, cette étrange construction recèle notamment, dans son plan, la curieuse possibilité de repérer, avec une étonnante précision, les principales positions du soleil à son lever. La figure (p. 117) indique, à titre d'exemple, les alignements donnant la direction du soleil levant au

solstice d'hiver. Si l'on se reporte à ce qui a été dit sur le symbolisme solaire dans la religion manichéenne, Montségur aurait été, à l'origine, un temple manichéen, ou, du moins, il aurait pu l'être. Sa situation, dans une partie reculée des Pyrénées, l'aurait préservé des destructions ordonnées par l'Église.

On objectera, sans doute, que rien de tout cela n'a transpiré devant les tribunaux de l'Inquisition. On ne doit certes pas mésestimer la force de cette objection, mais il ne faut pas oublier que l'on n'a rien demandé aux Albigeois. Ils sont montés sur le bûcher sans rien dire, en emportant leur secret. Peut-être connaîtrons-nous un jour les véritables rapports qui les unissaient à la religion de Manès. Le plan de Montségur les confirmerait alors d'éclatante façon [1].

Quéribus. – Après Montségur, il restait encore le centre de résistance du Fenouillèdes. Il était axé sur l'aérienne citadelle de Quéribus et comprenait quelques autres châteaux dans les Corbières. Plus en retrait, les grandes places de Puylaurens et de Fenouillet épaulaient la forteresse principale, l'ensemble constituant un système défensif des plus formidables à cette époque. Pierre, vicomte de Fenouillet, était mort vers 1242 « entre les mains des hérétiques ». Son fils Hugues de Saissac lui succéda, mais il n'avait pas le tempérament énergique de son père. Il semble du reste que, à la mort de ce dernier, son principal lieutenant, Chabert de Barbera, ait pris effectivement en main la direction de la vicomté. Mais ce n'est pas seulement parce que les châteaux du Fenouillèdes étaient des refuges d'hérétiques, que Saint Louis et ses sénéchaux ne négligèrent aucun effort pour s'en emparer. Il est vraisemblable que des motifs d'ordre politique et stratégique primèrent les raisons d'ordre spirituel. En effet, les châteaux d'Aguilar, de Quéribus, de Pierrepertuse, de Fenouillet et de Puylaurens, couvraient à distance, de façon merveilleuse, la grande cité de Carcassonne, que Saint Louis renforçait à cette époque, par la construction d'une nouvelle enceinte. Si les habiles négociations de Jehan de Belmont avaient permis au roi d'occuper Pierrepertuse et, si Olivier de Termes avait rendu la forteresse d'Aguilar avant son départ en Terre Sainte, il manquait toujours Puylaurens, Fenouillet et, surtout, Quéribus, pour compléter la chaîne.

L'histoire de l'établissement de la souveraineté française sur cette ligne de châteaux forts est assez obscure et fort longue, puisqu'elle dura une

douzaine d'années environ, de 1244 à 1256. Cette histoire doit tenir compte de deux considérations principales : en premier lieu, l'hostilité plus ou moins déclarée de Jaime I^{er}, roi d'Aragon, peu désireux de voir la France s'installer dans des places aussi fortes qui dominaient littéralement ses territoires ; ensuite, l'absence de saint Louis, parti en Terre Sainte en 1248 et qui ne sera de retour qu'en 1254. Cette absence, aggravée par la mort de Blanche de Castille, survenue le 1^{er} décembre 1252, freinera considérablement les initiatives des sénéchaux, peu soucieux d'engager la France dans une guerre contre l'Aragon en de telles circonstances. Du reste, ce n'est qu'en 1255, c'est-à-dire peu de temps après le retour du roi, que les événements sur cette frontière prendront un tour décisif. Ces événements sont eux-mêmes dominés par le siège mis sous le château de Quéribus, au mois de mai de l'an 1255, par le sénéchal de Carcassonne, Pierre d'Auteuil.

Quéribus est construit sur une dent rocheuse, qui domine elle-même une crête escarpée, délimitant aujourd'hui les départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Autrefois, cette crête séparait la France de l'Aragon. Bien que de dimensions réduites, la place est très forte. Ses défenses naturelles sont impressionnantes, la roche sur laquelle elle est bâtie constituant à elle seule une forteresse de premier ordre. Ceinturée de vide, protégée du côté le moins abrupt de la crête par un donjon massif, elle pouvait braver longtemps les efforts d'une armée nombreuse. Ce donjon contient une belle salle voûtée, qui semble avoir été un monument d'inspiration cathare. Les débris de l'église hérétique du Carcassès et du Cabardez, ainsi que les quelques rescapés du camp de Nore, s'étaient réfugiés à Quéribus et à Puylaurens et s'y maintinrent pendant vingt-cinq ans environ.

Le siège de 1255 par Pierre d'Auteuil est une affaire passablement compliquée, les quelques actes sur lesquels on peut se référer pour la reconstituer portant des dates vraisemblablement erronées. Voici, en gros, comment s'est déroulée cette ultime phase de la croisade des Albigeois. Tout d'abord, le sénéchal éprouva des difficultés pour lever le contingent qui lui était nécessaire. Les prélats du Languedoc lui refusèrent leur aide, bien qu'il se soit agi de réduire un refuge d'hérétiques. Ce refus trouve sa cause dans des questions d'intérêts, qui opposaient alors le clergé de la région aux sénéchaux royaux. Pierre d'Auteuil protesta auprès de Saint Louis, lequel, fort embarrassé, n'eut d'autre ressource que de prescrire au sénéchal de Beaucaire d'aller

secourir son collègue de Carcassonne. Les besoins d'effectifs importants n'étaient sans doute pas motivés par le siège lui-même – un millier d'hommes au maximum suffisait – mais par l'aide que Chabert de Barbera, défenseur de Quéribusi, recevait du Roussillon. En juillet 1255, le roi d'Aragon manifesta l'intention de traverser le Languedoc avec une armée, pour se rendre à Montpellier, où ses sujets s'étaient révoltés. Bref, livré à ses propres moyens, et devant les menaces qui se précisaient derrière la crête frontière, il est probable que Pierre d'Auteuil dût lever le siège, sans doute au cours de l'automne 1255.

À cette époque, revînt en Languedoc un chevalier méridional, Olivier de Termes. Il s'était tellement distingué en Palestine que Saint Louis en avait fait l'un de ses amis. Nous avons dit qu'il était le fils de ce Raymond de Termes, mort dans une tour de la Cité, après la prise de son château, en 1211. Il était aussi le neveu du célèbre évêque cathare Benoît de Termes, retiré à Quéribus et mort en 1241. Olivier avait longtemps guerroyé sous les ordres de Raymond VII ou de Trencavel, puis s'était définitivement rallié à Saint Louis. En Palestine, il avait fait preuve d'une grande valeur, au dire de Joinville, mais, au retour, une escale forcée à Chypre avait retardé son arrivée en France de dix-huit mois. Il connaissait la Corbière et il ne lui fut guère difficile d'attirer Chabert de Barbera dans un guetapens. Fait prisonnier, celui-ci échangea la liberté et la vie contre la reddition de sa forteresse.

C'est à la suite d'événements de ce genre que la frontière entre la France et l'Aragon se fixait sur une ligne qui ne devait plus subir de modifications durant quatre siècles, jusqu'au traité des Pyrénées. En 1258, le traité de Corbeil, conclu entre Saint Louis et Jaime I^{er}, avait sanctionné l'état de fait imposé par la France avec la prise de possession des forteresses du Fenouillèdes. Quant aux derniers cathares réfugiés dans ces places, on ne sait ce qu'ils devinrent. Il est probable qu'ils eurent la possibilité de s'enfuir avant l'arrivée des troupes royales. Avec la chute de Quéribus, l'Église terminait pratiquement l'anéantissement d'une hérésie dangereuse pour elle, et s'achevait une importante étape de l'unité française.

Extinction de l'albigéisme. – Les églises cathares du Languedoc subsistèrent probablement quelque temps encore, après la chute de leurs derniers points d'appui. Peut-être un petit nombre de bons hommes trouvèrent-ils asile dans certains lieux fortifiés, le château d'Usson ou les

spulgas du Sabarthès, par exemple. Mais il s'agit de cas isolés et de plus en plus rares. Beaucoup se retirèrent dans les lieux déserts, grottes, forêts, haute montagne. D'autres se cachèrent chez des amis dévoués, ou s'enfuirent en Italie. La plupart moururent peu à peu de misères et de privations, ou tombèrent dans les griffes de l'Inquisition.

C'est dans la deuxième moitié du xiii^e siècle que l'appareil inquisitorial s'organise définitivement et se perfectionne, pour devenir l'un des plus terribles instruments de répression que le monde ait jamais connu. Les moyens, déjà formidables, dont disposaient les Inquisiteurs, furent encore accrus, lorsque, par la bulle *Ad extirpanda*, lancée en 1252, le pape Innocent IV les autorisa à faire usage de la torture. Avec une patience inlassable, tous les suspects furent interrogés. Ils étaient tellement nombreux que Saint Louis dut faire construire, en 1258, de nouvelles prisons sous la cité de Carcassonne. Le système de la délation fut poussé jusqu'à la perfection. Un grand nombre se tirèrent d'affaire en dénonçant les membres de leur famille ou leurs amis, que ceux-ci aient eu ou non des attaches avec les hérétiques. Si bien que la conduite odieuse des Inquisiteurs amena, une fois encore, quelques réactions.

Vers 1283, un complot se trame à Carcassonne contre les Dominicains. Il s'agissait, surtout, de s'emparer des listes de suspects détenues par le tribunal. Des émeutes, dirigées contre l'inquisiteur Nicolas d'Abbeville, éclatèrent, et la population ne craignit pas d'attaquer celui-ci en pleine chaire. En 1295, nouvelle insurrection, au cours de laquelle le couvent des Dominicains est envahi et saccagé. Philippe le Bel, que ses démêlés avec le pape Boniface VIII ne prédisposent pas en faveur de l'Église, interdit à ses officiers de prêter main-forte aux Inquisiteurs. Sur ces entrefaites, apparaît, revenant de Lombardie, l'un des derniers diacres cathares connus, Pierre Authier, que nous avons cité. Pendant une dizaine d'années, de 1298 à 1309, il devait déjouer toutes les ruses des Inquisiteurs. Un traître ayant promis de le leur livrer, il fut démasqué et précipité dans un gouffre par des croyants. Pierre Authier organisa une église cathare, mais une église particulière, qui semble avoir eu sa doctrine propre, très différente de celle de la grande époque. La communauté hérétique resta d'ailleurs localisée sur les confins méridionaux et orientaux du Saint-Barthélemy, ainsi que dans la haute vallée de l'Ariège. On vit alors apparaître, parmi les membres de cette église, la fameuse pratique de l'*endura*, dont nous avons parlé. En se

durcissant, en devenant plus rigoureux, le catharisme espérait-il survivre ?

Au commencement de l'an 1300, un grand procès eut lieu à Albi ; 35 notables de la ville furent accusés d'hérésie. Après un jugement sommaire, 19 d'entre eux furent emprisonnés et condamnés à recevoir perpétuellement, les fers aux pieds, « l'eau de l'angoisse et le pain de la douleur ». À la suite de cette condamnation, se place l'entrée en scène de Bernard Délicieux, qui devait être l'âme de l'insurrection la plus importante que l'on connaisse. À la vérité, tous ces mouvements qui agitaient les populations languedociennes vers la fin du xiii^e siècle et au commencement du xiv^e n'étaient plus des mouvements de sympathie envers le catharisme. Les derniers disciples de Pierre Authier n'allèrent pas tarder à disparaître. Bientôt, la doctrine des bons hommes ne serait même plus un souvenir. Le catharisme occitan était pratiquement mort avec la chute de Montségur. Celui de la décadence agonisait dans la première moitié du xiv^e siècle. Les mouvements insurrectionnels s'élevaient contre les agissements des Inquisiteurs qui exerçaient un pouvoir dictatorial. On accusait de riches bourgeois et on les enfermait à vie dans le *strictus murus*. Des tortures barbares leur ayant arraché les aveux nécessaires, leurs biens étaient confisqués. On payait des témoins pour fournir de fausses dépositions contre les récalcitrants. Un inquisiteur, Foulques de Saint-Georges, n'avait pas hésité à mettre enceinte une femme. Bref, les esprits étaient tellement montés contre les frères Dominicains que la révolte n'attendait plus qu'un chef. Elle devait le trouver en la personne de Bernard Délicieux, professeur de théologie au couvent des frères mineurs de Carcassonne.

C'était une sorte de tribun populaire, instruit, hardi, d'un caractère héroïque, doué d'une éloquence remarquable et d'un courage à toute épreuve. Il fut l'une des plus grandes figures du Moyen Âge. Indigné par la conduite des Inquisiteurs, il prit ouvertement la tête du mouvement, prêchant, groupant les manifestants et les conduisant sur les couvents des Dominicains. Pendant trois ou quatre ans, on le voit à l'origine de toutes les rébellions contre les tribunaux inquisitoriaux. Il est le chef de délégations auprès du pape ou de Philippe le Bel. Un moment ébranlé, ce dernier fait suspendre les procédures de l'Inquisition, mais devant l'ampleur du mouvement, qui risque de dégénérer en révolution, il abandonne Bernard Délicieux. Pour comble, en 1303, un frère Dominicain succède à Boniface VIII sur le trône pontifical, sous le nom

de Benoît XI. Sa protection était naturellement acquise aux Inquisiteurs. Enfin, vers la même époque, des consuls de Carcassonne organisent une conspiration, en vue de soustraire la province à l'autorité du roi de France et la mettre sous celle du roi d'Aragon. Le complot est découvert et les conspirateurs pendus, mais c'en était trop. L'Inquisition reprit ses droits et Bernard Délicieux termina ses jours dans une fosse de la « Mure » de Carcassonne, après avoir été cruellement torturé (Pâques 1320).

Vers 1307, on signale encore quelques hérétiques à Béziers et, en 1318, à Capestang. L'année suivante, un autodafé a lieu à Toulouse. En 1320, plusieurs hérétiques se cachent sur le versant espagnol des Pyrénées. De 1321 à 1335, de nombreuses condamnations pour hérésie sont encore prononcées, mais elles deviennent de plus en plus rares. Vers la fin du xiv^e siècle, l'Inquisition n'exerçait pratiquement pas en Languedoc, faute d'hérétiques.

Le catharisme a-t-il réellement disparu ? La question est fréquemment posée. On voudrait savoir s'il existe, encore de nos jours, des descendants des anciens cathares. Nous ne le croyons pas. Du moins, s'il en existait, aucune filiation ne les rattacherait à leurs ancêtres du xiii^e siècle. Les quelques propos soi-disant recueillis auprès de certains paysans de l'Aude ou de l'Ariège demeurent sans consistance, et s'évanouissent à la suite d'enquêtes sérieuses. Le catharisme n'a pas résisté aux coups de l'Inquisition et il appartient, désormais, à l'histoire des idées. Mais rien ne dit qu'il ne serait pas capable de renaître.

Notes

[1] L'histoire de Montségur demeure mystérieuse sur bien des points. Par exemple, on a des dizaines de témoignages montrant que des évêques cathares prêchaient en ce lieu, mais rien ne nous renseigne sur la nature de ces prédications. Un détail très significatif, cependant. Le célèbre évêque albigeois Guilhabert de Castres fréquenta Montségur durant une trentaine d'années et prêcha souvent. Nous le disions, aucun texte ne nous renseigne sur la nature de ses sermons, mais nous apprenons que, prêchant à Toulouse, il enseignait que Dieu n'avait pas fait les choses visibles ; que l'on ne pouvait être sauvé par le mariage ; qu'il n'y aurait pas de résurrection de la chair et qu'il y avait deux dieux, l'un bon,

l'autre méchant. On comprend pourquoi tous ceux qui connurent directement les cathares de la grande époque les traitèrent de « manichéens ».

Bibliographie

Nous ne citerons pas tous les ouvrages intéressant le catharisme ou les croisades contre les Albigeois, parus depuis l'extinction de l'hérésie. Une bibliographie allant de Chassanion de Monistrol à Arno Borst comporterait des dizaines de pages et ne serait sans doute pas complète. Nous nous bornerons donc à mentionner quelques ouvrages pouvant être considérés comme des sources, exception faite pour le dernier de la liste. Ils constituent, à ce jour, l'essentiel de ce qui nous reste, pour retracer la doctrine et l'histoire des Albigeois et des Cathares.

1. Sur le catharisme

- Eckbert , *Sermones contra Catharos*
- Moneta , *Summa contra Catharos et Valdenses*
- Lille (de) A. , *De Fines catholica contra Hereticos sui temporis, praesertim Albigenses*
- Sacchoni R. , *Summa de Catharis et Leonistis*
- Manuscrits du fonds Doat, à la Bibliothèque nationale. XXI à XXXVI.
- Manuscrit 609 de la bibliothèque de Toulouse
- Les ouvrages d'origine cathare sont les suivants :
- *Le Rituel de Lyon*, Éd. Clédat.
- *Interrogatio Johannis (Cène secrète)*, coll. « Doat », vol. XXXVI.
- *Le Liber de Duobus Principiis* , publié par A. Dondaine O. P. ,

2. Sur la croisade des Albigeois

- Vaux-Cernay (de) P. , *Historia Albigensis*
- Tudele (de) G. , *Canso de la Crozada* , publiée et traduite par Fauriel ,
- *Chronique* , de Guillaume de Puylaurens ,
- Vaissete Dom J. , *Histoire générale de Languedoc* t. VI, (xiii^e siècle), Privat.

3. Sur Montségur

- Niel F. , *Montségur, le site, son histoire* , édité par l'auteur